

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 12 au 18 août : 16 pages de texte et de photographies)

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 2105.

LE NUMÉRO : 10 CENTIMES. — ÉTRANGER : 20 CENTIMES

Dimanche 20 août 1916.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 10 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les correspondances et les commandes doivent être adressées à l'administrateur.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LE DRAPEAU D'UN RÉGIMENT



LES RUSSÉS DÉFILENT SUR LES QUAIS DE SALONIQUE

DES TROUPES RUSSÉS A SALONIQUE. — Après avoir envoyé des troupes sur le front occidental, la Russie a dirigé vers le front de Macédoine des contingents qui, déjà arrivés en partie à Salonique, viendront grossir l'importante armée du général Sarrail. Le premier appoint que représente ce détachement russe sur les champs de bataille d'Orient correspond heureusement avec les opérations récentes qui semblent présager des entreprises alliées plus vastes dans cette zone de notre action commune.

A bâtons rompus

« Durant les deux premières années de la guerre, l'Académie française perdit douze de ses membres. » Supposez que vous lisiez cette phrase dans quelques siècles si Dieu vous prête vie, ce que je vous souhaite, car il y aura de curieuses choses à voir : quelle est l'image que ces mots évoqueront à vos yeux ? Je vous connais : vous apercevrez les quarante Immortels vêtus de leur uniforme vert, armés de leur épée damasquinée, bondissant hors de nos lignes et se jetant tête baissée sur les Boches, au milieu d'un ouragan de fer et de feu, puis, la tranchée adverse conquise, sans compter leurs morts, s'empresant de l'organiser en renforçant les parapets avec des exemplaires du dictionnaire qui aura enfin trouvé un usage digne de lui. Et vous vous direz : « Quelle époque de géants ! »

Seulement, cette image sera erronée comme beaucoup d'images historiques. Et quand un critique vous apprendra que nos douze académiciens sont tout bonnement décédés dans leur lit, vous aurez un petit soupir de regret et vous murmurez : « Au moins, il y a eu huit députés tués au champ d'honneur. »

Peut-être même ajouterez-vous, si vous ne craignez pas de toucher aux plus graves questions du passé : « Chose curieuse, ce sont les littérateurs du temps qui raillent les parlementaires, et non les parlementaires qui blagent les littérateurs. »

Je n'insiste pas. Les académiciens sont très fins ; ils comprendront sans peine que certains mauvais esprits pourraient ne pas attendre les siècles futurs pour faire cette réflexion incongrue. On ne saurait donc trop leur conseiller de ne pas tarder davantage à se compléter et de choisir autant que possible des écrivains pour qui le grand drame actuel ait été autre chose qu'un sujet de littérature. Quelques croix de guerre rétabliraient joliment le prestige de l'habit à palmes vertes, et si certains des nouveaux membres pouvaient ne pas être en possession de tous les leurs, l'Académie aurait un droit de plus à son qualificatif de française.

Les Immortels objecteront peut-être que les candidats qui sont actuellement au front ne pourraient faire les visites réglementaires. Mais l'Académie pourrait les en dispenser ou solliciter pour eux une permission spéciale. Ainsi, le ministre a accordé des permissions aux jeunes gens déjà mobilisés desirant de se présenter au concours de l'Ecole polytechnique ou de l'Ecole centrale. Certains malins qui n'avaient jamais fait de mathématiques de leur vie en ont profité, il est vrai, pour se donner quelques jours de bon temps. Et de même, peut-être que quelques poilus dépourvus d'orthographe se diraient candidats à l'Académie à seule fin d'aller embrasser leur bourgeoisie. Mais quel mal y aurait-il à cela ? N'y a-t-il pas eu déjà des académiciens qui écrivaient « aquadémie » avec un « q », et ne sommes-nous pas dans une période où la meilleure orthographe est l'orthographe du cœur ?

D'ailleurs, l'Académie elle-même a toujours déclaré qu'elle n'était pas une assemblée littéraire, mais un salon réunissant des échantillons de toutes les variétés d'illustrations françaises. Qui s'étonnerait si, pour compléter sa collection, elle faisait appel à un de ces braves soldats qui, depuis des mois, devant Verdun, opposent leur poitrine à l'artillerie du kronprinz, ou à un caporal Goulaudier, qui fit à lui seul cent vingt prisonniers, ou à un de ces aviateurs qui ont sur leur ruban plus de palmes que n'en compte l'habit vert ?

Certes, la conversation de ces recrues différerait un peu de celle de M. Anatole France ; elle n'en aurait ni l'ironie supérieure, ni la forme impeccable ; mais on nous a assez dit que nous mourions de notre ironie et on a suffisamment protesté contre la fo-o-rme pour que ce ne soit pas là un vice rédhibitoire. Du reste, il faudra, dans le dictionnaire de demain, introduire toute sorte de mots nouveaux. Qui pourra mieux en donner la définition exacte que ceux qui les ont forgés en pleine pâte, coulés dans le bronze vivant ? Certes, j'ai le respect de nos gloires ; mais le jour où, à propos du verbe « avoir », il s'agira d'expliquer la locution « On les aura », j'aurai plus de confiance en Guynemer ou en Goulaudier qu'en MM. René Bazin ou Edmond Rostand.

Maintenant on dira sans doute que les vieilles dames riches, qui ont l'habitude d'offrir à dîner aux académiciens — car l'Académie est surtout une société où l'on dîne — seront un peu effusquées par ces convives d'un nouveau genre. Je n'en suis pas sûr du tout ; au contraire, j'ai peur que ce ne soient nos jeunes héros qui déclinent les invitations.

Paul Dollfus.

Ce que l'on dit

En attendant...

Il y a vraiment des familles où l'on semble pratiquer naturellement l'art de la gaffe. Le Danois Georges Brandès, à qui l'on doit des études distinguées sur la littérature française, et que nous pouvions nous attendre à trouver de notre côté, deux fois pour une — comme Danois regrettant la perte du Slesvig et comme ami de la civilisation française — s'est exprimé de telle sorte, au début de cette guerre, avec de telles réserves, de telles molleses, de telles hésitations que M. Clemenceau a rompu avec lui d'une façon retentissante et que le modeste écrivain qui signe ces lignes est bien décidé, pour sa part, à ne pas reprendre avec cet éminent critique littéraire des relations qui, jadis, lui avaient paru agréables.

Mais M. Georges Brandès a un frère, M. Edouard Brandès, qui, jusqu'ici, était ministre des Finances du Danemark. Défendant le projet de vente, par son pays, des Antilles danoises aux Etats-Unis, il a employé cet argument : que le seul but de la cession était d'éviter un coup de force des Etats-Unis, qui, après la guerre, ne manqueraient point de mettre la main sur ces îles.

Et cela aussi c'est une gaffe, une grosse gaffe. Si la chose était vraie, politiquement, il ne fallait pas la dire. Mais elle n'est pas vraie, parce que les Américains ne sont pas les Allemands. M. Edouard Brandès a donc abouti à faire échouer devant la Chambre des députés le projet qu'il défendait, à faire renverser le cabinet dont il faisait partie, à exaspérer la susceptibilité patriotique des Danois et à indigner les Américains. C'est ce qui peut s'appeler de l'adresse !

Le plus fort, c'est qu'il n'avait qu'à s'en tenir à la vérité : à savoir que ces petites îles coûtent fort cher au Danemark, ne lui rapportent rien, et que le prix de vente était avantageux.

Pierre Mille.

Pendant que la Fourrière parisienne s'emplit de pauvres chiens capturés par la police, et non sans cruauté, sous le prétexte qu'ils pourraient être enrégés, Mirza, la petite chienne du front, donne aux



hommes une belle leçon de fidélité et d'amour. Son maître était soldat sous Verdun. Elle l'avait suivi de la ville à la bataille. Elle ne voulait point se séparer de lui. L'obus ne suffisait point à l'effrayer. Elle était la chienne du soldat Cuny, et où allait le soldat Cuny Mirza se rendait sans crainte.

Une balle passa. L'homme tomba. Il était mort. On l'enterra. Mirza, dès lors, sut son nouveau devoir. Elle y serait restée longtemps encore, toujours peut-être, si l'un des camarades du poilu défunt ne l'avait de force emmenée à Paris, en venant en permission, pour la confier à de braves gens.

Mirza ne mérite-t-elle pas d'être admirée par le plus grand nombre ? Mais, pour Dieu, qu'on ne permette pas à cette affectueuse petite bête de prendre l'air sur le pas de la porte, en son nouveau logis. Sans nul doute, elle connaîtrait le lasso de fil de fer, la voiture de la mort et la fin qui guette tant de chiens de la grande ville, sur la table de vivisection.

Le théâtre aux armées voit rivaliser avec lui le cinéma aux armées. C'est à qui sera le plus « démontable » et s'approchera le plus près de la ligne de feu.

Il existait déjà le cinéma de corps d'armée qui, monté sur un camion automobile, passait tous les mois dans les cantonnements. Mais aujourd'hui que s'est déclenchée l'offensive, les troupes d'attaque ont quitté le cantonnement pour les baraquements et la tente ; et à côté du cinéma de corps d'armée apparaît le cinéma de division.

Un de nos confrères cinématographiques nous présente ce nouveau venu pittoresque : il voyage dans un fauteuil-baladeuse, remorqué par une bécane :

boîte à films et appareils tiennent là-dedans. Quant à « l'installation », elle est tout aussi primitive. Au milieu du baraquement militaire, un carré de calicot improvise l'écran ; des couvertures tendues devant les lucarnes font l'obscurité ; et l'appareil repose sur la baladeuse renversée et remplissant l'office de table.

Jamais encore Max ou Prince ne s'étaient produits en public avec si peu... d'appareil. Le cinéma de division réduit nos artistes à l'état précaire des baladins du bon vieux temps... N'importe ! La troupe est contente ! Toute la troupe ! Celle qui tourna le film — et celle qui l'applaudit !

Un journaliste américain qui n'est rien moins que le propre fils de M. Mac Cormick, il y a quelques années ambassadeur des Etats-Unis à Pétersbourg, obtenait le mois dernier, par une faveur toute spéciale, l'autorisation de suivre la campagne avec l'armée russe. Il partit aussitôt de New-York et, en passant par Paris, dut à l'entremise de M. Delcassé de parcourir le front afin de pouvoir décrire ce qu'il aurait vu : il visita des ruines, des tranchées, des entonnoirs :

— Partout, à ma droite, à ma gauche, à moins de cent mètres, j'entendis les détonations caractéristiques du 75, des mitrailleuses, des fusils. Mais je n'ai vu aucun canon, aucune mitrailleuse ; j'ai traversé une armée de deux millions d'hommes, en ayant entrevu à peine deux mille, tellement les canons étaient bien défilés, et les hommes bien abrités. Au cours des dernières offensives, j'ai avancé sur les positions ennemies, au milieu d'un fracas étourdissant, et sans me rendre compte le moins du monde de l'admirable travail que l'on faisait autour de moi. J'avais, en quelque sorte, la sensation que le sol bouleversé avançait de lui-même, entraînant soldats et canons, et chassant l'ennemi.

— A notre tour, répondit le général Broussilof, à qui le journaliste américain racontait cela, à notre tour de vous étonner.

Nous aurons, à son prochain passage à Paris, les impressions de Russie de M. Mac Cormick fils.

PENSEES DE GUERRE

« Tenir ! » : un verbe actif qui ne saurait avoir de participe passé qu'après la victoire.

C'est aux heures où l'on se sent, soi-même, plus las et moins confiant, qu'il est nécessaire de donner à son entourage l'illusion d'une quiétude parfaite. On a, parfois, le bénéfice de se prendre à son pieux et propre mensonge, et si l'on n'y réussit point, il reste le plaisir de garder, jalousement, son jour noir pour soi. C'est une des formes permises de l'égoïsme en temps de guerre.

Pendant une attaque, on défend sa peau, parce que c'est encore le meilleur moyen d'aider les autres à garder la leur.

« Avoir son communiqué », c'est, pour un aviateur, l'anonymat déchiré, la consécration officielle de la célébrité. Et puis, c'est cinq appareils boches de moins. — FERNAND SERNADA.

Les Liégeois, comme les Bruxellois, supportent avec une stoïque patience la momentanée tyrannie de l'envahisseur. Tous tiennent à honneur de montrer une âme aussi ferme que celle du général Leman, qui vient de refuser de ses bourreaux une atténuation à son sort. Et les habitants de l'héroïque cité organisent pour les plus malheureux d'entre eux des œuvres d'assistance populaire. Les fonds ainsi recueillis sont appliqués selon les besoins et, hélas ! les besoins sont nombreux.

L'autre matin, pour ajouter un peu à la caisse, le comité d'organisation de l'une de ces œuvres eut l'idée, astucieuse s'il en fut, de demander à la commandantur l'autorisation de vendre, sur la voie publique, des pastilles en chocolat. Permission fut donnée, et le lendemain d'aimables vendeuses recueillaient des deniers et des deniers encore. La recette fut belle. C'est seulement le soir que les Allemands découvrirent qu'ils avaient été joués. Toutes les pastilles étaient à l'effigie du roi Albert. Ils enragèrent, mais un peu tard.

Il leur restait un recours, et c'était tout à fait dans leur manière : celui de confisquer les 14.000 francs collectés.

Ils n'ont pas osé, on se demande encore pourquoi.

Le Veilleur.

Les Anglais font des progrès sur toute leur ligne au nord de la Somme

NOUS REPOUSSONS DES CONTRE-ATTAQUES SUR LES DEUX RIVES DE LA MEUSE

Les Anglais viennent d'obtenir au nord de la Somme une série d'avantages d'où résulte un progrès de leur ligne entière, depuis les abords de Thiepval jusqu'à son point de jonction avec la nôtre.

Dans le secteur oriental, qui va de la ferme Maltzborn au bois des Fourreaux, l'avance a été de 200 à 600 mètres. La ligne est orientée aujourd'hui exactement du sud au nord, passe à la lisière ouest de Guillemont, et à mi-chemin entre le bois Delville et Ginchy. De là, elle s'inclina vers le nord-ouest, passe devant les vergers de Longueval, qui viennent d'être pris, et rejoint la lisière nord du bois des Fourreaux.

Au centre, de nouveaux progrès ont été accomplis dans le réseau de tranchées très serré qui défend Martinpuich. Dominé directement par la position de nos alliés, ce village ne serait plus tenable pour l'ennemi, s'il n'y avait creusé des abris souterrains où il se tient terré. Mais ces abris ne sont pas à l'épreuve de la grosse artillerie.

Enfin, à l'ouest de la route d'Albert à Bapaume, les Anglais ont enlevé 300 mètres de tranchées à l'est et au sud-est de la ferme du Mouquet, dont l'investissement se resserre, et aligné leur front jusqu'aux abords de Thiepval.

Les Allemands ont lancé plusieurs contre-attaques contre la nouvelle ligne anglaise et la nôtre au nord de la Somme. Ces attaques ont été repoussées avec de lourdes pertes. L'ennemi n'a réussi à nous enlever qu'un élément de tranchée, à la jonction des deux lignes, et nous le lui avons repris dans la journée d'hier. L'ensemble de nos positions a été maintenu; c'est, on le voit, une rectification du front que nous avons opérée, mais une rectification en avant et non en arrière, comme celles que les

Aurichiens pratiquent depuis deux mois avec tant de zèle devant l'offensive russe. Cette rectification renforce notre ligne, nous livre les positions dominantes et nous met en excellente posture pour la suite des opérations.

Devant Verdun, l'ennemi a également lancé plusieurs contre-attaques qui non seulement n'ont pas réussi mais ne nous ont pas empêchés de prendre à notre tour l'offensive et de chasser l'ennemi des quelques maisons en ruines où il résistait encore à Fleury. Le village est entièrement en notre pouvoir, et notre position se retrouve aussi solide qu'avant les furieux assauts du 11 et du 12 juillet.

Les journaux allemands annoncent depuis quelques jours une offensive des Bulgares qui se produirait sur tout le front tenu par les contingents de l'Entente, devant Salonique. Il est conforme à l'intérêt de nos ennemis d'essayer de prendre les devants sur nos projets. C'est ce qu'ils ont essayé de faire devant Verdun et dans le Trentin. Ils ont échoué dans l'un et dans l'autre cas. Rien ne prouve d'ailleurs qu'il ne s'agisse actuellement d'une démonstration destinée à dissimuler d'autres mouvements de troupes, mais de toute façon nos positions sont trop solides et trop bien défendues pour que nous ayons rien à craindre. Quant à la progression dans le territoire grec non occupé par nous ou tenu seulement par des postes destinés à surveiller la contrebande, elle ne peut passer pour un événement militaire. Au sud du Piépel, l'armée du général Lech a passé sur la rive gauche du Stokhod inférieur, en prenant les villages de Thervichte et de Toboly. Cette avance met à l'abri de toute surprise le flanc droit du groupe des armées de Volhynie.

Jean Villars.

LE FRONT DE SALONIQUE

Les troupes franco-anglaises enlèvent quelques positions à l'est du Vardar

Les Serbes, repoussés de Florina, contre-attaquent

(Officiel)

Le 18 août, les forces alliées de Salonique ont pris étroitement contact avec les germano-bulgares sur tout le front.

À l'ouest du lac Doiran, les Anglo-Français ont violemment bombardé les positions de l'ennemi dont ils ont resserré l'investissement. A la suite d'un chaud corps à corps, les troupes britanniques se sont emparées d'une hauteur voisine du village de Dolzeli.

Entre le lac Doiran et la Struma, les troupes françaises qui avaient occupé les jours précédents les villages de Petka, Palmis, Sigova et Matrica au pied des monts Belas ont enlevé le village de Poroj-le-Haut.

À l'aile gauche, l'armée serbe, recueillant le détachement de surveillance qu'elle avait maintenu à Florina, pour réprimer la contrebande et l'espionnage, a contre-attaqué des forces bulgares importunées débouchant de Florina vers Hamica. Le combat se poursuit.

L'ennemi a bombardé nos positions de la rive droite du Vardar et tenté sans aucun succès plusieurs attaques locales contre les troupes serbes et françaises dans la région montagneuse au nord du lac d'Ostrovo et vers le Ljimaica. Continuant à nous tater sur tout le front, il a progressé dans la région libre de Demir-Hissar jusqu'au contact de nos éléments avancés.

DES CONTINGENTS RUSSES renforcent l'armée Sarrail

MILAN, 19 août. — L'envoyé spécial du Secolo télégraphie d'Athènes :

« Le commandant de l'armée serbe a fait demander par l'intermédiaire des autorités militaires de Florina l'évacuation de dix-huit villages grecs de la ligne Florina-Osloga-Vodena. On espère que le gouvernement grec donnera satisfaction à cette demande. »

« De nouveaux contingents de troupes russes sont arrivés. Le correspondant dit que ces troupes ont déjà pris part à d'importants faits d'armes contre les Allemands. »

Les provocations allemandes jugées par M. Briand

Un journal progressiste d'Amsterdam ayant publié un article tendancieux dans lequel il développait cette thèse, à savoir : qu'un impérialisme français était bien plus à craindre que l'impérialisme allemand, et qu'une victoire française par conséquent ne serait guère désirable, M. Briand, président du Conseil, à qui le correspondant du Telegraaf d'Amsterdam vient de soumettre cet article, a fait la réponse suivante :

Comme on reconnaît bien là l'éternelle manière allemande ! C'est toujours la même histoire : toutes les nations ont des ambitions impérialistes, excepté l'innocente et pacifique Allemagne ! Cette guerre en est d'ailleurs la preuve ! Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'en dehors de l'Allemagne il y ait encore des gens qui croient — ou qui font mine de croire — à toutes ces fables d'impérialisme français. Une menace pour les neutres ! On n'en croit guère ses oreilles quand de pareils propos vous arrivent, car qui dit « impérialisme » entend bien « politique d'agression et de conquête ». n'est-ce pas ? L'histoire de ce dernier demi-siècle n'a donc rien appris à ces meneurs d'opinion publique qui, dans les pays neutres, ne craignent pas de se faire l'écho de pareilles énormités. Mais, à chaque page de nos annales, s'inscrit la réfutation de toutes ces fantaisies calomnieuses.

A-t-on jamais vu un pays plus pacifique que le nôtre ? Que n'avons-nous pas enduré pour sauvegarder ce trésor précieux que l'on nomme la paix ? On peut même se demander si cet amour poussé à l'extrême limite n'a pas contribué à déchaîner la guerre qui, depuis deux ans, ensanglante toute l'Europe ? Nos ennemis n'ont-ils pas pu se faire une idée erronée de notre conception de la dignité nationale ? Qui nous le dira ? Toujours est-il qu'aucun pays au monde n'a jamais été plus systématiquement et plus souvent provoqué par un voisin qui faisait l'impossible pour amener des conflits que la France ne l'a été par l'Allemagne. Les provocations allemandes sont innom-



LE THÉÂTRE DE NOTRE OFFENSIVE EN PICARDIE. — Cléry : le vieux château au bord de la Somme.

L'ATTITUDE DE LA ROUMANIE

Un ancien ministre dénonce les intentions de la Bulgarie

GENÈVE, 19 août. — Les polémiques des journaux roumains sur l'opportunité de l'intervention continuent et se ressemblent.

La *Pohtique*, organe du conservateur Marghiloman, écrit :

« Aujourd'hui que les Russes n'ont pas encore vaincu et qu'il n'existe aucun signe de la possibilité d'une future victoire pour eux, ce serait attenter aux intérêts du pays que la Roumanie se décide à marcher avec la Russie. »

Au contraire, les journaux russophiles demandent l'intervention immédiate.

Dans l'*Universul*, l'ancien ministre général Krainecanu parle d'une attaque bulgare, le fait étant notoire que la Bulgarie attend la première occasion pour reconquérir la Dobroudja.

La question est donc, pour la Roumanie, de voir s'il ne serait pas préférable, au lieu d'attendre l'attaque bulgare, de déclarer immédiatement la guerre en saisissant avec énergie l'initiative des opérations.

On mande de Bucarest à l'agence Wolff :

« L'accord relatif à l'achat d'orge de brasserie et de petits pois a été signé hier par les puissances centrales. »

VOIR EN PAGE 4 :

C'est le général Mackensen qui commande l'armée allemande sur le front français.



APRÈS GORIZIA

L'AIGLE BICÉPHALE : Oh ! mes pauvres plumes ! ! !

(Pasky.)

bles. Depuis l'affaire Schnaebelé en 1887 jusqu'à l'atterrissage du zeppelin IV à Lunéville en avril 1913, et l'incident de Nancy, quelques jours plus tard, sans parler de l'affaire des déserteurs à Casablanca en septembre 1908 et du coup d'Agadir, le 1^{er} juillet 1911.

Malgré les preuves irréfutables de la mauvaise foi de nos adversaires et l'évidence de notre droit, on nous nous sommes soumis à l'arbitrage — qui nous donnait généralement raison — on nous avons consenti des accords directs qui nous coûtaient souvent une concession d'amour-propre. Que voulez-vous ? Pour la paix il faut bien faire quelques sacrifices.

Le monde a été témoin de notre bonne foi sans bornes et a dû souvent être stupéfié de notre patience et de notre calme. Ni calme ni patience n'ont pu, cependant, conjurer la catastrophe que l'Allemagne, assoiffée de conquêtes, a éprement voulue et méthodiquement préparée, son but étant toujours de nous forcer à déclarer la guerre, comme Bismarck y avait réussi à l'aide d'un faux.

S'apercevant que, malgré tout, ses projets s'écroulaient, car nous étions bien décidés à lui laisser la responsabilité pleine et entière de son crime devant le monde et devant l'histoire, l'Allemagne nous a déclaré la guerre sous le pauvre prétexte que des aviateurs français avaient lancé des bombes sur la voie ferrée, près de Karlsruhe et de Nuremberg. Or, vous savez que, dernièrement, ces allégations ont été déclarées mensongères par des personnalités officielles allemandes.

Voilà, en résumé, l'histoire des provocations de l'Allemagne vis-à-vis de la France pacifique depuis bientôt quarante ans. Je refuse de croire qu'il existe des neutres sincères qui, en prévision de la victoire des Alliés — une victoire dont plus personne ne doute, pas même l'officielle Allemagne — craignent plus l'impérialisme français que l'impérialisme allemand, dont le premier acte dans cette guerre fut l'assassinat de la Belgique neutre.

Quant à ceux des neutres qui ne sont pas sincères, ils ne méritent aucune attention de notre part et nous n'avons pas à tenir compte des opinions éphémères qu'ils peuvent émettre. (Agence Radio.)

C'est le maréchal Mackensen qui commande l'armée allemande sur le front français

LONDRES, 19 août. — On mande de New-York au Daily Express :

« Les correspondants américains au quartier général en France prétendent avoir reconnu le maréchal Mackensen, qui commanderait sur la Somme. »

« La raison de l'incognito qu'il conserve est, disent-ils, la crainte de voir son prestige irrémédiablement atteint par un échec des troupes allemandes. »

New-York, 19 août. — Le correspondant du New-York Herald au quartier général allemand télégraphie à son journal le récit d'une conversation avec le maréchal Mackensen, qui aurait le commandement général des armées allemandes sur le front occidental, comme son collègue Hindenburg sur le front oriental.

Voici un résumé des déclarations de Mackensen :

« Il y a sur le front de la Somme 1.500.000 hommes d'engagés et les forces anglo-françaises sont à peu près d'égale importance. Il n'en était pas de même au début de l'offensive. Cette offensive était prévue par les Allemands, mais le commandement ne s'attendait pas à une préparation aussi parfaite de la part des ennemis. Les Français et les Anglais ont admirablement préparé cette offensive, beaucoup mieux, en tout cas, que nous ne le croyions. De là provient la perte de terrain que nous avons subie au début. Maintenant nous nous sommes renforcés en artillerie et l'équilibre a été rétabli. Celui des deux adversaires qui pourra désormais gagner du terrain sera celui qui disposera de la plus grande quantité de munitions et dont l'infanterie pourra le plus avantageusement lancer des grenades ; cependant, c'est toujours l'artillerie qui jouera le rôle principal. »

« Au cours de la conversation, le maréchal Mackensen a déclaré que la perte de Pozières était due à une faute commise par un de ses subordonnés qu'il n'a pas voulu désigner. »

« Le correspondant du New-York Times ayant demandé au général en chef s'il était prêt pour résister à d'autres attaques franco-anglaises, Mackensen avoua qu'il était incapable de donner sur ce point une réponse ; il se borna à dire :

« Je suis prêt pour mener une campagne d'hiver, mais je suis sûr que l'ennemi ne réussira pas à enfoncer mes lignes, car briser mon front est impossible. »

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Du Samedi 19 août (748^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, l'ennemi, au cours de la nuit, a lancé à plusieurs reprises des contre-attaques violentes sur les positions conquises par nous hier et les jours précédents, depuis la région AU NORD DE MAUREPAS JUSQU'À CLERY. Toutes ces tentatives, brisées par nos feux de mitrailleuses et par les contre-offensives énergiques de nos grenadiers, n'ont eu aucun succès, sauf en un point où l'ennemi a pris pied dans un petit élément de tranchée AU NORD DE MAUREPAS. Nous avons fait cinquante nouveaux prisonniers pendant la nuit.

AU SUD DE LA SOMME, la lutte d'artillerie a été très vive dans les régions AU SUD DE BELLOY ET D'ESTREES.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, hier, en fin de soirée, les Allemands ont dirigé deux attaques à la grenade sur un saillant au NORD-EST DU REDUIT D'AVOUCOURT et sur NOS TRANCHEES DE LA COTE 304. En aucun point, l'ennemi n'a pu aborder nos lignes, et il a dû regagner ses positions de départ en laissant des morts et des blessés sur le terrain.

SUR LA RIVE DROITE, les combats engagés hier se sont poursuivis avec acharnement. Nos troupes ont conquis, pied à pied, l'îlot de maisons en ruines que l'ennemi occupait encore A LA LISIERE EST DE FLEURY. Tout le village est actuellement en notre possession, malgré deux violentes contre-attaques allemandes qui n'ont d'ailleurs eu d'autre résultat que de coûter des pertes sanglantes à l'ennemi.

Dans la région A L'EST DU BOIS DE VAUX-CHAPITRE, la lutte à la grenade s'est poursuivie aux abords de LA ROUTE DU FORT DE VAUX. Les réactions assez vives des Allemands n'ont causé aucun changement appréciable. Le nombre des prisonniers valides faits par nous sur la rive droite, dans les combats du 17 et du 18, dépasse trois cents. Le bombardement a été très violent de part et d'autre dans la région des attaques.

Nuit relativement calme sur le reste du front.

23 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, en dehors d'une opération de détail qui nous a permis

" La phase ultime "

LONDRES, 18 août. — Le Daily Telegraph publie une interview de M. James Montgomery Peck, ancien attorney général des Etats-Unis, revenu en Amérique après une visite sur le front franco-anglais.

M. Montgomery Peck est convaincu du triomphe certain et proche des Alliés.

Les deux choses qui l'ont impressionné le plus ont été la flotte anglaise et la défense de Verdun. Bien que la ville soit en ruines, la forteresse reste inviolée et les armées de la France l'enlourant comme une muraille de pierre, inébranlables dans cette lutte héroïque.

Le combat autour de Verdun arrive lentement à sa fin et sera le tournant décisif de la guerre.

L'optimisme calme des généraux français a beaucoup impressionné l'ancien attorney :

« Le général Joffre, dit-il, est convaincu que la guerre entre dans sa phase ultime, triomphante pour les Alliés. Sir Douglas Haig partage cette opinion. »

Communiqué belge

Rien à signaler en dehors d'actions d'artillerie réciproques dans les secteurs de Ramscapelle et de Dismude.

Ayuntamiento de Madrid

de rejeter l'ennemi de l'élément de tranchée où il avait pris pied, cette nuit, au nord de Maurepas, la journée a été calme. Nos troupes ont poussé activement les travaux de consolidation du front conquis. Actions d'artillerie peu importantes en raison du mauvais temps.

EN ARGONNE, nous avons fait sauter une mine qui a bouleversé les ouvrages avancés de l'ennemi A VAUQUOIS.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, la lutte d'artillerie reste toujours vive dans le SECTEUR FLEURY-VAUX-CHAPITRE. Aucune action d'infanterie.

Pas d'événements importants sur le reste du front.

Communiqué britannique

14 HEURES 30.

Notre avance de la nuit dernière a été conservée et étendue. Les Allemands ont lancé au cours de la nuit, plusieurs contre-attaques très violentes contre les positions conquises par nous. Ils ont regagné un petit élément à l'extrême droite, mais ont été repoussés partout ailleurs.

DU BOIS DES FOUREAUX A NOTRE POINT DE JUNCTION AVEC L'ARMÉE FRANÇAISE, nous avons avancé nos lignes de 200 à 600 mètres sur un front de plus de trois kilomètres.

LES ABORDS OUEST DE GUILLEMONT sont actuellement en notre possession, ainsi que la ligne qui s'étend de ce point vers le Nord jusqu'à mi-chemin ENTRE LE BOIS DELVILLE ET GINCHY. Nous occupons également les vergers AU NORD DE LONGUEVAL.

ENTRE LE BOIS DES FOUREAUX ET LA ROUTE ALBERT-BAPAUME, quelques centaines de mètres de tranchées ennemies sont tombées entre nos mains.

Notre ligne a été avancée d'environ trois cents mètres à l'est et au sud-est de LA FERME DU MOUQUET.

ENTRE OVILLERS ET THIEPVAL, nous avons progressé sur un front de plus de huit cents mètres.

Nous avons fait plusieurs centaines de prisonniers au cours de ces opérations.

Succès belges en Afrique orientale

LE HAVRE, 19 août. — La première quinzaine du mois d'août a été marquée par une nouvelle progression des troupes belges sur l'ensemble du front.

La brigade Molitor a occupé Saint-Michael le 12 août ; depuis le début de son mouvement offensif, cette brigade, partie de Loutho, dans l'Ouganda, à la fin du mois d'avril, a parcouru plus de 500 kilomètres à vol d'oiseau en territoire allemand, dans une région montagneuse et particulièrement difficile.

En cours de marche, elle a battu l'ennemi dans cinq combats, lui infligeant des pertes sérieuses. L'occupation de Saint-Michael a permis au colonel Molitor d'établir une liaison avec les troupes britanniques du brigadier général sir C. Crowe, venant de Mouanza.

Les rapports complémentaires reçus de la région du lac Tanganyika où opère la brigade Olsen, établissent que Kigoma et Oudjije ont été pris le 29 juillet, par une action combinée du 11^e régiment et la flottille belge.

Le premier régiment de la même brigade a atteint le chemin de fer central, le 30 juillet, et a occupé la station de Rutshugi à 100 kilomètres à l'est de Kigoma.

L'occupation du tronçon des chemins de fer du central allemand, entre la station de Rutshugi et le terminus de Kigoma, a été réalisée après des combats qui ont coûté à l'ennemi une centaine d'hommes tués.

Guynemer abat coup sur coup deux avions allemands

Total : 14

Sur le front de la Somme, le sous-lieutenant Guynemer a abattu dans la journée du 17 août son treizième avion et dans la journée du 18 son quatorzième qui est tombé entre Rouchavennes et Cléry.

Dans la journée du 17, le sous-lieutenant Guynemer a également descendu un appareil allemand, ce qui porte à cinq le nombre des avions ennemis dont ce pilote a triomphé jusqu'à ce jour.



La plus récente photographie de GUYNEMER (au milieu)

La gare de Metz a terriblement souffert

AMSTERDAM, 19 août. — D'après une dépêche de Metz au *Tyd*, personne n'est autorisé à entrer dans la gare de Metz qui est maintenant gardée par un régiment bavarois. Aucun train n'entre ou ne sort de la gare.

Les aviateurs français ont récemment causé des dégâts considérables à la gare et dans les environs, mais la censure interdit la publication des détails.

Les aviateurs anglais bombardent un dépôt de munitions

LONDRES, 19 août. (Officiel.) — Hier, à midi, une attaque heureuse a été dirigée par nos hydravions contre les dépôts de munitions de l'ennemi à Lichtervelde. Quarante-huit bombes ont été jetées de 3.000 pieds de hauteur ; on a observé de grands incendies.

Tous les avions sont rentrés sains.

La nouvelle flotte aérienne de l'Angleterre

LONDRES, 19 août. — Le *Daily Graphic*, parlant des croisières d'exercice des nouveaux « zeppelins » anglais, dit :

« De l'avis des matelots neutres qui observent fréquemment les zeppelins allemands et les dirigeables rigides anglais, ces derniers sont infiniment plus rapides et moins encombrants. »

Il est à remarquer que c'est la première fois que la presse anglaise fait allusion à l'existence de ces nouveaux engins de combat.

Une mêlée dans les airs

Nous extrayons des documents que l'on nous communique ce récit d'une mêlée aérienne qui se produisit, le 21 juillet, au-dessus de Fiers, entre huit et neuf heures du matin :

Une patrouille offensive anglaise, comprenant seulement 4 avions, rencontra un fort parti allemand de 5 L.V.G., de 3 aviatiks de chasse et de 3 Fokkers.

Le capitaine G..., commandant l'escadrille anglaise, échangea dans la direction du premier L.V.G., qui s'enfuit. Puis il prit à partie un Fokker qu'il obligea à descendre. Attaqué à son tour par un aviatik plus rapide que lui, il manœuvra si bien que l'allemand lâcha prise.

Pendant ce temps, le lieutenant E... réglait une affaire avec un autre aviatik, qui piqua complètement désarmé, après avoir été servi par des rafales de mitrailleuse bien ajustées. Deux Fokkers tentèrent de dégager leur malheureux cama-

rade, mais ils faillirent entrer en collision en marchant contre le lieutenant E..., et ils le manquèrent. Tranquille de ce côté, l'anglais, se retournant contre un L.V.G., le mitrilla.

Cependant, le troisième avion britannique, monté par le lieutenant M..., ne restait pas inactif. Après avoir tombé un aviatik, il « s'expliquait » avec un Fokker, quand son moteur fut touché par une balle. Il fut alors obligé de descendre en spirales.

Voyant cela, le lieutenant G..., sur le quatrième appareil anglais, se porta au secours de M..., pour qu'il ne soit pas inquiété au cours de cette descente délicate. En effet, un Fokker s'apprêtait à l'achever. Le lieutenant G... exécuta l'oiseau allemand, qui vint s'abattre, en flammes, dans Highwood. Les autres allemands abandonnèrent le combat : les cadavres de trois des leurs restaient dans nos lignes.

LA QUESTION POLONAISE

La route de Berlin à Vienne passe par Budapest

L'anniversaire de l'empereur François-Joseph a passé sans que « l'autonomie » de la Pologne ait été proclamée. Ce n'est, paraît-il, que partie remise, et nous ne tarderons pas à savoir, s'il faut en croire quelques organes officiels allemands, à quelle sauce les Polonais seront mangés. Il semble bien toutefois que ce retard ait eu pour cause un désaccord du dernier moment entre Vienne et Berlin.

Il est clair que la Prusse essaye de souffler la Pologne à l'Autriche, comme elle lui a jadis soufflé les Duchés : c'est d'ailleurs le scénario ordinaire des marches qui se concluent entre Hohenzollern et Habsbourg. François-Joseph a-t-il refusé, pour le jour de ses quatre-vingt-six ans, de mettre sa signature au bas d'un nouvel acte de dépossession ? Les fâcheuses nouvelles qui sont parvenues de Gorizia et du front russe n'auront-elles pas davantage engagé les négociateurs allemands à montrer leurs exigences. Mais l'empereur François-Joseph a l'habitude des mauvaises affaires. Tout son règne en est rempli et il acceptera celle-ci comme les autres. Il s'est mis entre les mains de l'Allemagne : il ne retrouvera plus sa liberté, et ses résistances suprêmes ne serviront qu'à mieux souligner sa vassalité.

C'est sans doute aussi à ses vaines hésitations du dernier moment qu'il faut attribuer un autre retard : celui de la nomination du comte Andrassy, si vivement désirée à Berlin et qui signifiera la subordination complète de Vienne à Budapest. Le baron Burian a bien donné sa démission. Toutefois, il assiste encore à tous les conseils. Il y a évidemment du trouble dans les esprits des dirigeants autrichiens. Ils ne parviennent même pas à cacher que l'attitude de la Roumanie les inquiète et que les problèmes les plus graves ne cessent de s'accumuler. Mais, pour sortir d'une situation de plus en plus critique, ils comptent encore et toujours sur l'Allemagne et sur la force allemande. Hindenburg est pour eux un faiseur de miracles : c'est pourquoi ils lui ont livré ce qu'il reste des armées austro-hongroises, livrant par là même leur pays à Guillaume II. On a dit qu'il faudrait une catastrophe pour leur ouvrir les yeux : ce n'est même plus certain, tant leur jugement est obscurci et tant ils ont perdu leur libre arbitre.

C'est aussi pourquoi il importe que l'on ne soit pas dupe, chez les Alliés, des manifestations en sens contraire qui se produisent de temps en temps dans la politique hongroise, définitivement subjuguée par la Prusse. Qu'on se rappelle toujours que la politique de la Hongrie est aux mains d'un petit nombre de familles, toutes alliées entre elles et qui se partagent les rôles. Peu importe la dénomination parlementaire : tous sont parents, tous sont de la même aristocratie, dont le premier intérêt est de garder le pouvoir. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que la femme de Jules Andrassy est une Zichy dont une fille, née d'un premier lit, a épousé Michel Karolyi. Qu'on aille au fond de l'histoire de ces familles : on les trouvera toutes réunies les unes aux autres de la même manière. Que sont les étiquettes des partis en face de ces liens d'un même monde, d'une seule tribu ? Les chefs des groupes sont séparés à la Chambre. Ils s'y querellent parfois violemment. L'imitation les rassemble et c'est pour eux l'enfance de l'art de se distribuer la besogne selon les circonstances. Quand tel ou tel grand seigneur hongrois affiche des sentiments libéraux ou démocratiques, c'est par un accord tacite avec ses beaux-frères et ses cousins.

La même comédie se reproduit pour la politique extérieure. Nous ne devons pas être dupes des Hongrois qui ont reçu, dans le partage des rôles, la tâche de représenter les sympathies pour la France. Et s'il y a, chez les Hongrois, des amis de notre pays qui soient sincères, il faut bien se dire qu'ils sont dépourvus de toute influence parce qu'ils n'appartiennent pas à l'oligarchie qui mène ce malheureux pays.

Jacques Bainville.

SOUICIS AMÉRICAINS

L'opinion s'émue du retour de l'Allemagne à ses procédés de piraterie

LONDRES, 19 août. — Le *Daily Telegraph* apprend de New-York qu'on commente avec beaucoup d'animation la reprise, par les Allemands, de la guerre contre les navires de commerce neutres non armés.

D'après des dépêches de Washington, la situation entre l'Allemagne et l'Amérique serait de nouveau très délicate et surveillée fort attentivement par le département d'Etat. S'il est exact que les Allemands continuent leurs agissements en ce qui concerne la guerre sous-marine le président Wilson considérerait ce fait comme un défi et pourrait rompre les relations diplomatiques.

L'affaire de la "Lusitania"

NEW-YORK, 19 août. — L'affaire de la *Lusitania* recommence à préoccuper l'opinion publique. On observe que l'incident n'a jamais été réglé, et que l'Allemagne n'a pas encore fait aux Etats-Unis de propositions acceptables.

Cette question prend un nouvel intérêt à l'approche de l'élection présidentielle, et du fait que le candidat républicain Hughes compte faire de la guerre sous-marine la principale plate-forme de la campagne électorale. (Radio.)

Le projet d'augmentation de l'armée et le veto du président Wilson

WASHINGTON, 18 août. — Le président Wilson a mis son veto au projet de loi concernant l'augmentation de l'armée des Etats-Unis.

Le président a opposé son veto au bill, dit le *New-York Herald*, à cause d'un article du projet qui dispense les officiers retraités de se soumettre à la discipline militaire. Or, pendant la dernière crise mexicaine, ces officiers ont refusé de se présenter dans les bureaux de recrutement pour reprendre du service, ce qui a causé de graves ennuis au gouvernement.

On assure que l'article va être supprimé et que le bill sera alors présenté de nouveau aux Chambres.

Est-ce vrai ?...

N'est-ce pas vrai ?

1^{er} Récit de l'arrivée du *Deutschland* à Bremerhaven

LONDRES, 18 août. — D'après des dépêches d'Amsterdam, le sous-marin allemand *Deutschland* est entré hier dans le port de Bremerhaven, à l'embouchure du Weser.

Le capitaine et son équipage furent reçus, sur la jetée de Bremerhaven, par Herr Alfred Lohmann, promoteur de la navigation marchande sous-marine, directeur de la *Deutsche Ozean Rhederei* et l'un des propriétaires du *Deutschland*. Des *hoch* enthousiastes furent naturellement proférés, cependant que l'on annonçait un grand banquet où sera célébrée ce que les économistes à lunettes appellent la reprise des relations commerciales entre les Etats-Unis et l'Allemagne.

M. Lohmann exulte : « Il y a longtemps, dit-il, que j'avais l'idée de briser le blocus anglais. Mais j'ai eu toutes les peines du monde à convaincre mes commanditaires, la *Deutsche Bank* et le *Norddeutscher Lloyd*, que la guerre durerait encore un an au moins. »

Le capitaine Paul Koenig dit avoir rencontré plusieurs navires et aperçu la fumée de certains autres, mais il croit n'avoir été vu qu'une fois, sur la côte américaine, deux jours après avoir quitté Baltimore. « Dès qu'une fumée était signalée, dit-il, nous disparaissions, ce qui explique que nous ayons pu revenir sains et saufs. »

2^e Démenti de cette arrivée

GENÈVE, 19 août. — On télégraphie de Brême à la « *Gazette de Cologne* » que le bruit s'étant répandu que le « *Deutschland* » était arrivé à Bremerhaven, le port a été assailli d'un flot de demandes de visite ; mais nous pouvons déclarer de la façon la plus certaine que la nouvelle est sans fondement et que les sphères officielles n'ont pas encore reçu la nouvelle de l'arrivée du sous-marin.

Le sort de l'« U-29 » inquiète l'Allemagne

BERNE, 19 août. — Les *Munchener Neueste Nachrichten* du 18 reprochent vivement au gouvernement anglais le silence qu'il observe au sujet des conditions dans lesquelles le sous-marin « U-29 » a été coulé.

ROBES DE SOIE



On commence à chuchoter que les tissus de laine seront rares cet hiver et, par conséquent, fort coûteux. Cette question n'a point l'air de préoccuper outre mesure les élégantes, car, dès maintenant, elles sont vêtues de soie. Le crêpe de Chine, le shantung, la gabardine de soie, et surtout le jersey et le tricot plus ou moins fin forment la base de beaucoup de robes actuelles et se partagent les préférences.

DERNIÈRE HEURE

Les contre-attaques allemandes sur le front russe

Nos alliés emportent des positions ennemies sur le Stokhod

PÉTROGRAD, 18 août. — Communiqué du soir du grand état-major :

Sur le front occidental et sur le front du Caucase, la situation est sans changement.

Dans la mer Baltique, dans la nuit du 17 au 18 août, une escadrille de nos hydravions, sous le commandement du lieutenant de vaisseau Lichine, a volé avec succès au-dessus de la station d'aviation adverse près du lac d'Anghern.

Les bombes lancées ont causé apparemment de grands dégâts et détruit un des hangars, provoquant plusieurs incendies sur le reste du terrain de la station d'aviation.

Nos aviateurs ont été soumis à un violent feu des pièces antiaériennes qui ont lancé des projectiles à shrapnells, ce qui n'a pas empêché nos aviateurs d'accomplir leur tâche et de regagner ensuite heureusement leur base.

PÉTROGRAD, 19 août. — Communiqué du grand quartier général russe :

Le 18 août, dans la soirée, après avoir bombardé nos positions près du village de Zwinioche (5 verstes sud-est de Swaneuh), l'ennemi nous a attaqué, mais il a été repoussé.

A l'ouest du lac Nobel, nos troupes ont gagné une partie des positions ennemies dans le rayon du village Tchernitsche (sur la rivière Stokhod). Nos troupes, après un combat, ont enfoncé les positions allemandes en s'emparant du village de Toboly, du village et de la distillerie de Tchernitsche. Elles se sont avancées considérablement. Deux officiers et 220 soldats ont été faits prisonniers.

Dans la région de Sokul, les avions ennemis ont jeté plus de 70 bombes.

Dans la direction de Kiribaba, l'ennemi, en reprenant l'offensive avec des forces supérieures, a forcé nos avant-gardes à se retirer un peu.

FRONT DU CAUCASE

Sur le front ennemi des chaussées de Simase et de Xenakh, nos troupes ont fortement pressé l'ennemi. Dans la direction de Marbekire, des combats violents sont engagés. (L'Information.)

Un échec de l'archiduc Charles

GENÈVE, 19 août. — Les journaux autrichiens annoncent qu'en Bukovine, à l'ouest de Zabic, les éléments avancés de l'archiduc Charles ont été, après un violent combat, ramenés vers la Czernahora.

Les pertes autrichiennes

BERNE, 19 août. — Le critique militaire bien connu, colonel Sablonsky, évalue les pertes autrichiennes, depuis le début du mois de juin, à 830.000 hommes. Il estime qu'on peut fixer au total de 1 million d'hommes l'ensemble des pertes autrichiennes pour les mois de juin, juillet et août.

A la date du 7 juillet, les Autrichiens reconnaissent avoir eu 321.000 hommes blessés. (Radio.)

Les opérations en Mésopotamie

LONDRES, 19 août. — Communiqué officiel de l'armée de Mésopotamie :

Au commencement du mois, les troupes irrégulières turques essayèrent d'entrer en conflit avec nos radeaux effectuant des reconnaissances sur l'Euphrate, surtout dans le voisinage du village d'Ain-Khidr.

Un raid heureux fut entrepris contre elles le 15 août par nos forces, un contingent de tribus amies et deux canonniers.

L'ennemi a eu une soixantaine de tués et un nombre considérable de blessés.

Nos pertes sont de trois tués et un blessé.

L'infamie allemande

Le capitaine Fryatt fut fait prisonnier par des mécaniciens allemands déguisés en prisonniers russes

LONDRES, 19 août. — Selon des renseignements d'Amsterdam communiqués à l'Echo Belge, des mécaniciens allemands vêtus comme des prisonniers russes et déclarant s'être évadés se rendirent maîtres de la machinerie du Brussels qu'ils mirent hors d'usage, mettant ainsi le capitaine Fryatt, dont la vigilance avait été surprise, dans l'impossibilité de pouvoir s'évader.

LES COMBATS SUR LE CARSO

ROME, 19 août. — On signale des actions d'artillerie le long de tout le front ; notre artillerie a été particulièrement active dans le Haut Fella où elle a causé des dégâts au chemin de fer au débouché de la vallée de Seebach.

L'artillerie ennemie a tiré sur la ville de Gorizia et a essayé aussi de frapper les ponts de l'Isonzo.

Sur le Carso, hier soir, après un feu violent de l'artillerie autrichienne, une attaque a commencé contre l'aile gauche de nos positions ; elle a promptement cessé à la suite de l'intervention efficace de nos batteries.

Du front italien, 19 août.

Garder Gorizia ne suffirait pas à l'Italie. Il lui faut conquérir ces monts du Carso qui, entre Gorizia, Gradisca et Monfalcone, sortent brusquement de la plaine du Frioul, suivent la côte et n'abaissent leur courbe que trente kilomètres plus loin, aux abords de Trieste.

A regarder les chiffres qui figurent sur la carte, vous trouverez que ces collines exagèrent en se penchant pour des montagnes. Il en est peu qui dépassent 300 mètres. Si vous les parcouriez avec les fantassins italiens, vous les trouveriez bien assez montagneuses. De rocs plus pelés, nos pays n'en montrent guère. Quand on les a gravés, on découvre le désert. Il étend devant vous, à perte de vue, sous le soleil d'août, sa sécheresse brûlante. Pour toute végétation, sur cette étendue désolée, les panaches blancs et noirs que font en tombant les obus ; de loin en loin, quelques dents de pierre : ce sont les restes d'un village. Retournez-vous vers l'ouest. Au delà de l'Isonzo, la terre abondante du Frioul aligne à l'infini les allées régulières des mûriers. Regardez vers le sud. Voici tout près, au pied même des monts, la surprise éblouissante de la mer. Tous les aspects de la création sont ici rassemblés. On dirait que la divinité, pour faire mesurer les progrès de son œuvre, a placé à dessein le Carso comme un dernier témoin du chaos originel, entre cette plaine verte et cette plaine bleue.

La roche roussâtre est traversée dans tous les sens de lignes grises qui se poursuivent les unes les autres. Qui donc a conçu le projet formidable de la défricher, de la soulever, pierre à pierre, de la rebâtir en terrasses ? Approchons-nous. Ces lignes sont celles des tranchées. Ni la pelle, ni la pioche n'ont pu les creuser. L'infanterie italienne a dû apporter, enlasser sac de sable sur sac de sable, puis, derrière ce trop visible abri, faire sauter le roc à la mine, pousser les perforatrices.

Les Autrichiens qui occupent tous les sommets, qui avaient préparé leurs positions à loisir, qui avaient de tout temps choisi le Carso pour terrain de manœuvres, ont pu suivre maître par maître, pendant un an, le travail italien. Les sinuosités de leurs tranchées enveloppaient les assaillants, qui devaient passer par les fonds. L'armée austro-hongroise n'a pas perdu un mouvement de l'ennemi sur ce terrain sans ombres. Aussi la route près du fleuve est-elle bordée de cimetières où les longues listes des morts italiens se détachent à la craie sur de grands tableaux noirs...

Dès qu'on pénètre dans les tranchées autrichiennes, on reconnaît sans peine qu'elles ont été construites avec une liberté d'esprit beaucoup plus grande, hors la vue de l'ennemi, conformément à des règles établies longtemps d'avance. Postes d'écoute, avancées, premières, deuxième, troisième positions, tout a été dessiné soigneusement, tranquillement. De place en place des escaliers descendent à dix ou douze mètres sous terre, vers ces abris que le soldat italien a baptisés dédaigneusement « maisons de la Frouse ».

Quelques heures ont suffi pour réduire ces forteresses inexpugnables. Quelques heures de décision, après une année de combats. Voilà le reconfortant miracle...

On n'assiste pas à une, mais à dix batailles simultanées. Le terrain permet aux Autrichiens de morceler l'attaque. Impossible de placer un canon sans qu'il soit aussitôt repéré. Les routes sont jalonnées d'obus. Le tic-tac incessant des mitrailleuses décompose les secondes. Au-dessus des lignes d'infanterie, avancent les lignes des shrapnells. Les épisodes héroïques se multiplient. Ici les fantassins arrivent au pas de course sur un canon autrichien dont les servants attendent, et à zéro, ouvrent le feu. Le grand voisinage avec l'italie.

CHEZ NOS ENNEMIS

Les Prussiens voleurs

Ils arrêtent et s'approprient les denrées à destination de la Bavière

AMSTERDAM, 19 août. — On télégraphie de la frontière germano-hollandaise au Telegraaf d'Amsterdam qu'il se confirme que les relations entre les Prussiens et les Bavarois sont loin d'être excellentes. Les marchandises expédiées par les pays neutres et destinées à être transportées en Bavière, via la Prusse, sont tout simplement retenues en Prusse et ne sont jamais remises à leur destinataire.

Le correspondant du Telegraaf ajoute :

« Des wagons de fromage, beurre, saucissons et lard qui, il y a un certain temps, ont été achetés en Hollande par des marchands bavarois (probablement par ordre de leur gouvernement) ont été retenus, sans autre forme de procès, en Prusse. Un wagon de saucissons a été complètement gâté.

« Autre fait : des marchands bavarois avaient reçu de l'autorité berlinoise l'autorisation d'aller acheter des chevaux en Hollande (juments et hongres). Deux expéditions de chevaux hollandais furent faites, de la manière habituelle, en Bavière. Mais, qu'arriva-t-il ? Non seulement aucun cheval vivant n'arriva en Bavière, mais, au lieu de les abattre, on les avait laissés crever sur place »

Un meeting en faveur de la paix est interdit à Iéna

AMSTERDAM, 19 août. — La Gazette de Francfort annonce que la police a interdit, à Iéna, un meeting que le parti social-démocrate avait organisé pour présenter une pétition en faveur de la paix au chancelier de Bethmann-Hollweg.

La position du cabinet anglais

LONDRES, 19 août. — On a pu remarquer les efforts des partis extrêmes, associés aux mécontents, pour jeter le discrédit sur le gouvernement. M. Asquith était tout particulièrement visé ; et quand, il y a quelques jours, le Premier ministre déclara dans une phrase ambiguë « qu'à la session prochaine il n'aurait peut-être plus à soutenir de discussions avec le Parlement », nombreux furent ceux qui crurent à sa démission.

Sir Edward Carson encouragea cette idée car il projetait une combinaison ministérielle dont il aurait lui-même fait partie. Mais on peut affirmer maintenant que M. Asquith n'a pas la moindre intention de démissionner, et qu'il désire garder, jusqu'à la signature de la paix, la charge des destins du pays.

L'opposition n'a cependant pas désarmé, et les nationalistes irlandais continueront la lutte, mais la position du Premier ministre, plus forte que jamais, peut défier tout assaut. (Radio.)

LE PRIX DU BEURRE

Le préfet de police a convoqué hier matin les représentants des mandataires et des commissionnaires à la vente en gros du beurre.

Ceux-ci lui ont exposé qu'ils avaient dû, en présence de la hausse du cours des beurres en province, et pour assurer un approvisionnement normal, aller jusqu'au cours de 1 fr. 60 le kilo.

Le préfet de police les a instantanément priés de ne s'inspirer que des intérêts de la population parisienne et de maintenir, malgré tout, sans qu'il soit obligé de leur en faire l'injonction, le prix maximum de 4 fr. 20 le kilo.

Il a obtenu que ce cours serait observé dès le prochain marché qui a lieu demain et qu'aucun beurre, de quelque provenance qu'il soit, ne serait vendu en gros à un prix supérieur à 4 fr. 20.

Il en résulte que, à partir de mardi, les détaillants, ayant tous payé leur beurre 4 fr. 20 le kilo au maximum, ne devront normalement vendre au détail, au public, un beurre quelconque, plus de 4 fr. 80 le kilo, soit 2 fr. 40 le demi-kilo.

Bouteilles vides à Champagne

achetées à bon prix, par la Maison

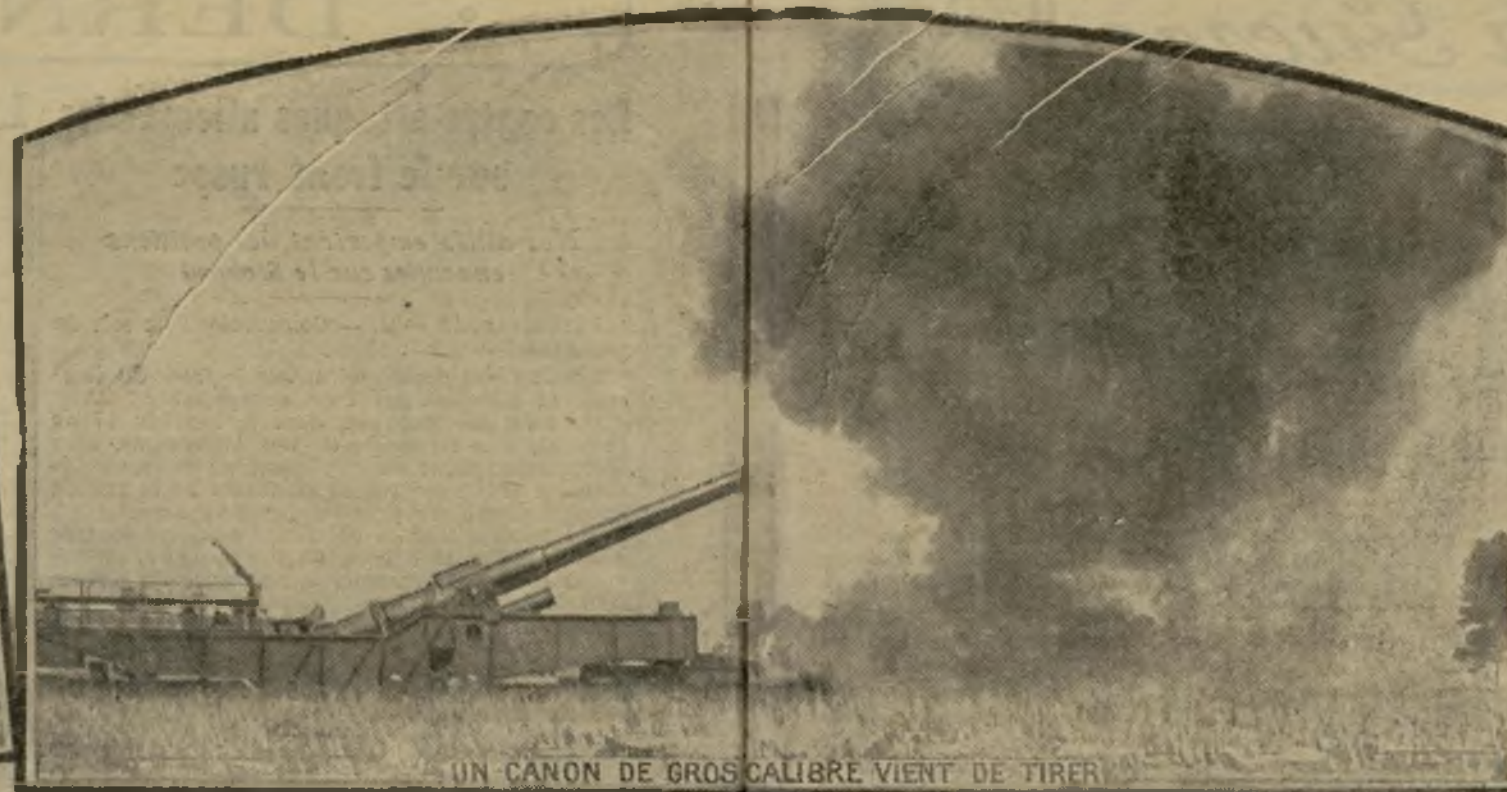
CHAMPAGNE MERCIER

EPERNAY

TOUT COMME L'ARTILLERIE FRANÇAISE, L'ARTILLERIE BRITANNIQUE VOIT SA PUISSANCE S'ACCROITRE CHAQUE JOUR



LA MISE EN BATTERIE



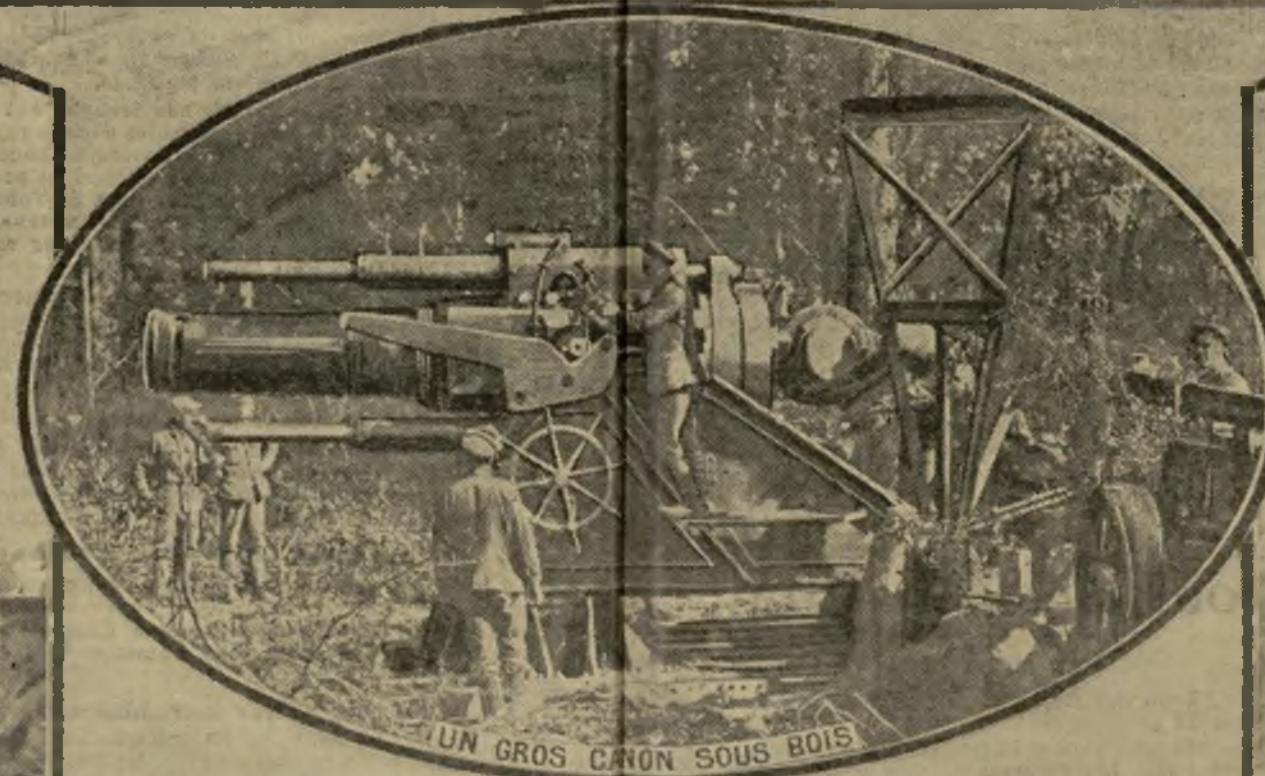
UN CANON DE GROS CALIBRE VIENT DE TIRER



UNE PIÈCE DISSIMULÉE



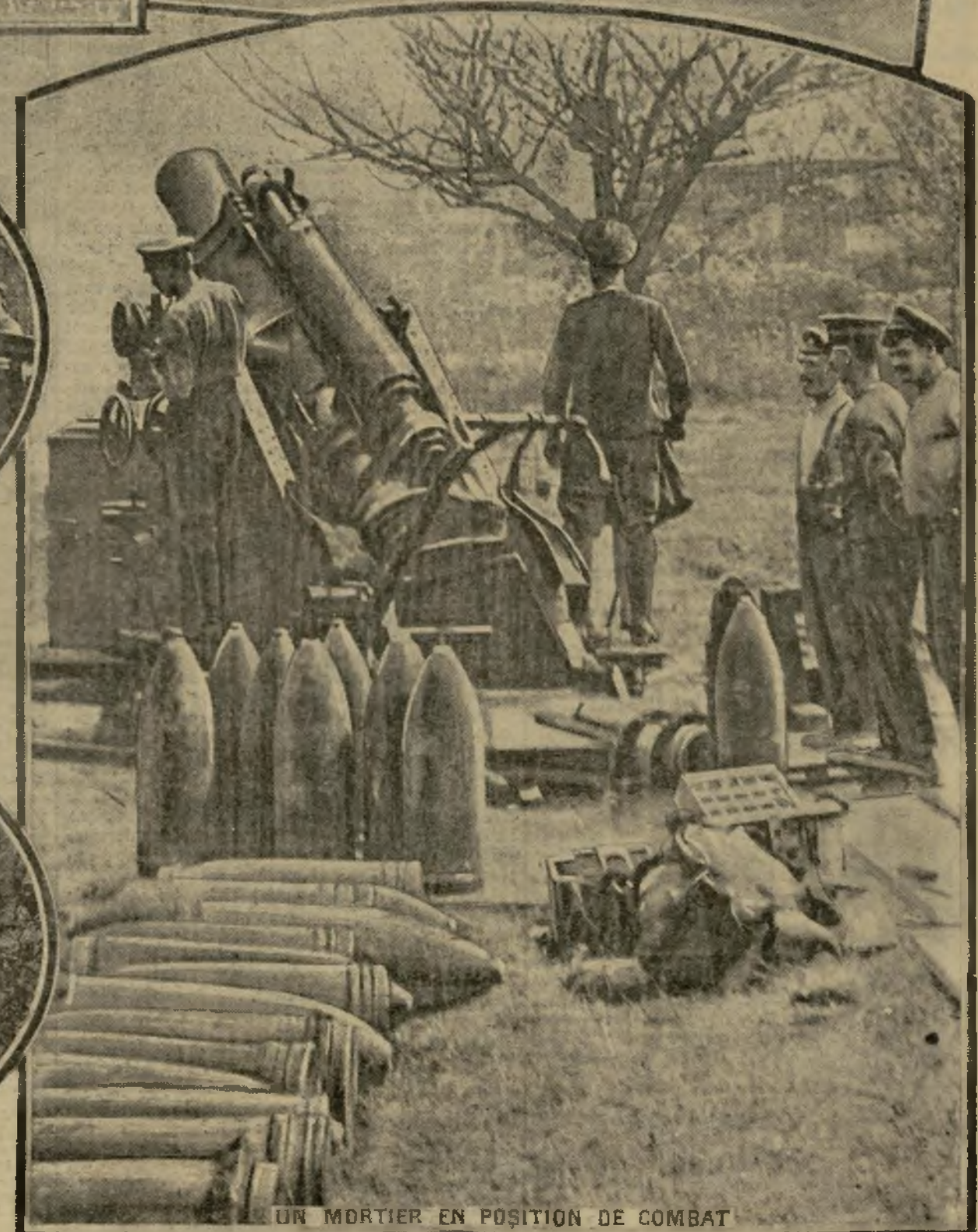
PENDANT L'ACTION



UN GROS CANON SOUS ROIS



ARTILLEURS METTANT UN MORTIER EN POSITION



UN MORTIER EN POSITION DE COMBAT

Nos alliés britanniques n'ont pas seulement multiplié depuis deux ans les usines à munitions et les effectifs. Tandis que lord Kitchener constituait les admirables armées qui dans les camps se succédaient, si nombreuses, avant de rejoindre les fronts de combat, celui qui succéda au héros de Khartoum, Lloyd George, alors ministre des Munitions, organisait la production surinten-

sive des armes et des projectiles. C'est ainsi qu'a été créée cette prodigieuse machinerie de guerre, aux dimensions inconnues, aux invraisemblables portées, qui, rivalisant de perfection avec l'artillerie française, pulvérise maintenant les abris où l'arrogance germanique se croyait intangible sur les deux rives de la Somme.

L'Humour et la Guerre

"DU KIRSCH D'ALSACE" ou l'Intransigent Gabelou

Comédie en quatre actes, dont un répréhensible

PERSONNAGES :

Bidois, 40 ans, un poilu qui ne s'en fait pas.
Le Gabelou, 50 ans, très digne, conscient de l'importance de sa fonction.
L'employé de chemin de fer, 25 ans, croix de guerre, amputé d'un bras, un malin.

I

LE GABELOU (arrêtant Bidois au passage). — Rien à déclarer ?... Qu'est-ce que vous avez dans cette petite bonbonne ?

Bidois (caressant la bonbonne). — Ça, mon vieux, c'est du kirsch ! du kirsch que je rapporte d'Alsace !... J'ai déniché ça dans la cave de l'instituteur boche d'un petit village... d'un petit village dont je ne te dirai pas le nom, pour pas avoir d'histoires avec la censure !... Il avait enterré sa bonbonne, ce salopard ! Seulement, bibi a du nez !... Approche le tien pour renifler ce parfum... Et tends ton quart, si le cœur t'en dit.

LE GABELOU. — Merci... Merci... (Jaugeant d'un coup d'œil la bonbonne.) Voyons ! Elle contient à peu près trois litres... Mettons deux et demi... Ça fait 5 fr. 60 de droits. (Il rédige un bulletin.)

Bidois (interloqué). — Tu dis ?... Faut que je paye 5 fr. 60 ?

LE GABELOU. — Naturellement ! Et encore vous pouvez me remercier de ne pas vous dresser procès-verbal pour avoir fait circuler de l'alcool sans permis !... Il faut un permis pour...

Bidois (souriant). — Dis donc, tu serais pas, des fois, un peu marteau ?

LE GABELOU (offensé). — Je n'ai pas le temps de discuter !... Acquittez vos droits et finissons-en.

Bidois (amusé). — Quoi ? C'est sérieux ?... Non, mais t'as pas réfléchi, mon pauvre vieux !... Tu voudrais que pour du kirsch boche je donne de l'argent français ?... Voyons ! Tu sais bien qu'il est défendu de faire du commerce avec l'ennemi !

LE GABELOU. — Allons ! Allons ! trêve de plaisanterie !... Veuillez payer.

Bidois (furieux). — Payer ?... Payer ?... Mais, bonsoir ! Je préférerais le flanquer sur le trottoir, ce kirsch, que de te donner un centime !

LE GABELOU. — Si vous ne payez pas, vous ne passerez pas !

Bidois (hors de lui). — Ah bien ! tu vas voir un peu...

UN EMPLOYÉ DE CHEMIN DE FER (survenant et l'arrêtant). — Pas de blague, mon poteau ! tu vas te mettre dans un mauvais cas !

Bidois. — Toi ! Fiche-moi la paix... (S'apercevant que son interlocuteur est manchot). Oh ! pardon !... T'es un poteau, toi !... Où qu't'as laissé ton bras ?

L'EMPLOYÉ. — Aux Eparges...



Bidois. — Tiens ! Je vais t'offrir un coup de ce nectar ! (montrant le gabelou) à la barbe de celui-là !...

LE GABELOU (gêne). — Que voulez-vous ? C'est ma consigne...

Bidois (avec dédain). — Ça va !... On ne te demande pas d'excuses !... Toi, un fonctionnaire, tu m'as dit : « On ne passe pas ! » à moi, un poilu !... (Fièrement). C'est aux Boches qu'on dit ça !

L'EMPLOYÉ (à voix basse). — Laisse donc !... T'en fais pas !... Tu le sortiras sans payer, ton kirsch !... J'ai une idée !... Quand on n'est pas le plus fort,



faut être le plus malin... File !... Et reviens me voir demain soir !... Mon bureau est là sur le quai !... Porte onze !

II

Le lendemain matin.

L'EMPLOYÉ (présentant au gabelou la bonbonne vide). — Tenez !... Sentez... Et vous vous ferez une idée de ce qu'était ce kirsch ! Il était extraordinaire !...

LE GABELOU (reniflant). — Quel parfum !
L'EMPLOYÉ. — Ah ! Tous mes camarades se sont régalez !... C'est à vous que nous devons l'aubaine d'avoir bu cette bonbonne !... Mais le poilu, lui, n'était pas content ! Aussi, il va vous jouer un de ces tours !

LE GABELOU. — Faudrait pas !... Je ne suis pas un mauvais homme, mais je ne peux me laisser ridiculiser...

L'EMPLOYÉ. — Ecoutez !... Je ne devrais rien vous dire... Pourtant, je vais vous raconter la chose... Car on ne sait ce qui peut arriver ! Quelquefois, un mot de trop pourrait échapper au poilu... Ça ferait des ennuis... Vaut mieux pas, hein ?... Et puis, il y a autre chose... Mon père à moi était, comme vous, employé d'octroi... Aussi j'aime pas qu'on se moque des



employés d'octroi ! Quand on leur monte le coup, il me semble qu'on manque de respect à mon père.

LE GABELOU (touché). — Voilà un beau sentiment. Alors, qu'est-ce qu'il veut me faire le poilu ?

L'EMPLOYÉ. — Eh bien ! voilà. Ce soir, il doit revenir chercher sa bonbonne... sa bonbonne que nous aurons remplie d'eau...

LE GABELOU. — Je devine !...
L'EMPLOYÉ. — Quand vous l'interpellerez, il se fera un malin plaisir de vous la laisser déboucher... Et il y aura là, comme par hasard, pour rire de votre surprise, une demi-douzaine de poilus et autant d'employés...

LE GABELOU (riant). — Ah ! Ah !... (lui serrant la main) Merci de m'avoir averti... Vous comprenez ! Je tiens pas à être la risée... Ce n'est pas que j'aie un sale caractère ! Non !... Seulement, n'est-ce pas ? Il y a mon uniforme !

L'EMPLOYÉ. — Evidemment.

III

Quelques heures plus tard.

L'EMPLOYÉ (à Bidois). — Tiens ! V'là ta bonbonne !... Tu peux passer sans crainte. J'ai préparé les voies !...

Bidois. — Comment qu't'as fait ?
L'EMPLOYÉ. — J'expliquerai ça... quand tu seras passé !... J'irai te rejoindre...

Bidois (peu convaincu). — Pourtant, si des fois...
L'EMPLOYÉ. — Y a pas de risques, je te dis !... Une recommandation : aie pas l'air de te défilier !

Bidois. — J'vas y rigoler au nez, au gabelou !

L'EMPLOYÉ. — C'est ça !... Tu m'attendras au petit café qui fait le coin de la place !

Et Bidois, portant ostensiblement sa bonbonne, s'avance vers le gabelou.

Ayuntamiento de Madrid

BIDOIS. — Salut ! vieux frangin !
LE GABELOU (aimable). — Salut !
BIDOIS (caressant sa bonbonne). — Y a du nanan, là-dedans !

LE GABELOU (souriant). — Tant mieux pour vous !
BIDOIS. — Du nanan surfin !

LE GABELOU (finement). — Vous pouvez passer ! L'octroi ne perçoit pas de droits sur le nanan !

BIDOIS. — L'octroi est une fameuse institution !

Le poilu s'en va en riant. Le gabelou satisfait, se frotte les mains.

IV

Un instant après, au café.

L'EMPLOYÉ (achevant de conter comment il a dupé le gabelou). — Et voilà !... Après y avoir fait sentir la bonbonne vide, je me suis empressé d'y remettre ton kirsch, que j'avais, momentanément, transvasé dans trois litres !... A c'te heure, not'gabelou est convaincu que c'est d'eau que tu as emportée !

BIDOIS. — Ça, c'est bien joué !... Je crois, mon pote, qu't'as pas volé le coup de kirsch que j'avais t'offrir !... (Il emplit les deux verres.) A la tienne !

L'EMPLOYÉ. — A la tienne... et à la victoire !

Ils boivent.

Bidois (effaré et crachant). — Rrrrr ! Rrrrr !... Quaquekça ?

L'EMPLOYÉ (ahuri et dégoûté, lui aussi). — Mais... mais c'est d'la flotte !

Bidois. — En plein !... (Furieux.) Oh !

L'EMPLOYÉ. — J'comprends tout !... Y a quatre hommes d'équipe qui ont été se coucher, tellement ils étaient saouls !... Sûrement, c'est eux qui ont barboté ton...

Bidois (très mécontent). — Ah ! mais !... C'est pas des tours à faire à un poilu, ça !

L'EMPLOYÉ. — Mon pauvre vieux !... Ils ont cru qu'il était à moi, le kirsch ! Sans ça, tu penses bien...

Bidois (nausé). — Nom de d'là de nom de d'là !... S'être donné tant de mal pour passer en fraude... quoi ? de la flotte !... Ah ! malheur ! (Un temps. Il songe, désolé.) Que l'gabelou n'en sache rien, surtout ! Y rigolerait trop, l'animal ! Y rigolerait trop !

E.-G. Gluck.

Journaux du Front

LE BON FILON

De l'Echo des Gourbis, 131^e territorial, secteur postal 53 :

Des difficultés se sont élevées pour le changement de l'heure légale. Les partisans de cette réforme se sont adressés au bureau des longitudes. Nous leur signalons un autre bureau où ils auront plus de chances de succès. Il est universellement connu pour sa complaisance : c'est le bureau des Latitudes, qui permet de faire tout ce qu'on veut, sa devise étant : *laissez toute latitude*.

L'ALLEMAGNE SOUS L'EAU

Du Télé-Mail, secteur postal 21 :

La guerre sous-marine va entrer dans une nouvelle phase, le kaiser ayant décidé de ne plus employer ses sous-marins que pour le transport de sa correspondance privée.

PORTRAIT IMPERIAL

Du Vers luisant, 6^e génie, 68^e section de projecteurs, secteur postal 98 :

Un fou qui voulut un beau jour
Saisir Paris dans ses doigts crochus,
Sans voir, stupide chef des Boches !
Que son bras est beaucoup trop court :
Un ineffable cabotin
Qui, bien que n'étant qu'un seul homme,
— Cas vraiment unique — se nomme :
Guillaume deux et Guillaume... Hun !

INDISCIPLINE

Du Souvenir, revue du front :

Aux Dardanelles, le général Gouraud venait de visiter une ambulance, lorsqu'un obus vint éclater auprès de lui, fracassant son bras droit — qu'on dut couper plus tard — et projetant l'officier au ciel d'un mur voisin. Quand on vint le relever :
— Voilà vingt-cinq ans que je suis dans l'armée, dit le général, souriant malgré sa souffrance. Eh bien ! c'est la première fois que je saute le mur...

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE FIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS FIGIER
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc

L'Humour et la Guerre



L'ANCETRE

— Ben, mon vieux, si t'avais eu affaire aux mitrailleuses, aux fus de fer barbeles, aux gaz asphyxiants, aux liquides inflammables et aux 420, je m demande comment tu te serais habillé!!

(Pierre Falke)



A LA MANIERE DE

— Oui, mes puits gars, j' suis comme le général Broussard, je prends tout ce que je veux

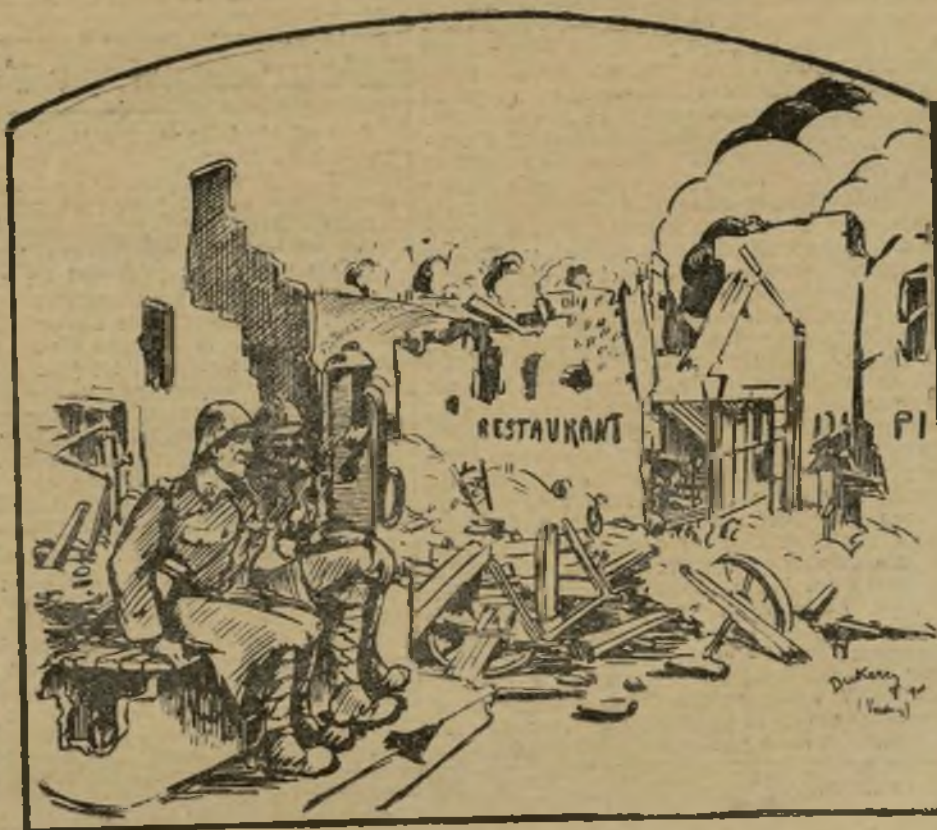
(Bour)



CRIS DU CŒUR

— Faut-il qu'ils soient criminels!! Ils font sauter les ponts!!!

(Le Père Nantredon)



DANS LES RUINES

— Et dire qu'on a la permission de dîner en ville!

(Dukercy)

Céramique de guerre

C'est à la manufacture nationale de Sèvres transformée que se fabriquent tous les récipients nécessaires à la fabrication des explosifs

Il y a quelque temps, les journalistes parisiens étaient invités à admirer l'œuvre maraîchère des zouaves casernés à Saint-Denis : Mars au repos prend un culte fervent au petit dieu des jardins qu'il protège et qui le nourrit. Hier, c'est la manufacture nationale de Sèvres que nous visitons et il nous faut répéter que ces promenades intéressantes sont instructives à tous les points de vue. Ce sont des leçons de choses qui montrent, plus clairement que les plus éloquentes affirmations qu'elles ont été, pendant la période la plus difficile de la guerre, la puissance et la spontanéité de notre effort, l'étendue et la variété de son rayonnement.

La manufacture qui produit, depuis l'époque de Mme de Pompadour et de Louis XV, les bibelots fragiles, les œuvres de porcelaine, tendre, puis dure, les services décorés et les biscuits délicats, fabrique maintenant, pour l'œuvre première de nos poudreries, des vases grossiers, d'indispensables pièces de gros, des mélangeurs, des condenseurs, et en un mot tous les récipients céramiques servant à la préparation et à la manipulation de l'acide nitrique qui entre dans la composition des explosifs. Là encore, avec des moyens de fortune et une improvisation ingénieuse, c'est une transformation radicale qui a été opérée et ce qui nous a surpris, ce qui a surpris surtout les étrangers — alliés et neutres — qui nous accompagnaient, c'est la rapide, complète et merveilleuse adaptation de toutes nos ressources à une œuvre de guerre qui pouvait sembler fort éloignée de nos aptitudes industrielles.

Sèvres, dont les artistes sont devenus des artisans, a mis devant nous — comme une succession de belles images — les preuves vivantes qui permettent d'exalter, au delà du travail, en quelque sorte inspiré, de chacun, la souplesse de notre volonté et le génie de l'improvisation qui nous a procuré, du jour au lendemain, la possibilité de lutter victorieusement contre l'organisation de nos ennemis.

Il y a un mois, M. Albert Dalimier, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, allumait à Sèvres, avec M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux Munitions, un nouveau four pour pièces de grandes dimensions, et nous assistâmes hier à la sortie d'un mélangeur de 1.200 litres, une jolie masse de 800 kilos, qui a connu pendant 50 heures des températures attentivement surveillées et allant jusqu'à 1.250°.

M. Emile Bourgeois, directeur de la manufacture et M. Baudin, chef de la fabrication qui se faisaient une fois de plus les guides de M. Dalimier et pour la première fois les nôtres, n'ont en garde de nous conduire immédiatement devant ce vase remarquable. Avec M. Aulrand, préfet de Seine-et-Oise, le maire de Sèvres, M. Paolo Orano, député italien, Grasso Aranha, ancien ministre du Brésil, Paul Prado, Alexandre Bertrand, délégué de la commission des Salpêtres, et un grand nombre d'autorités, nous eûmes en premier lieu les honneurs du musée qui fait constater, à chaque pas, d'abord que nous sommes en guerre, ensuite que la manufacture ne s'est jamais bornée à respecter les formes fixes d'une tradition, mais au contraire a connu les lois les plus diverses d'une évolution artistique et laborieuse. Parce que c'est la guerre, quelques vitrines sont à peu près vides, les salles présentent plus de lacunes que de pièces rares. Le 8 septembre 1911 on a jugé indispensable de prendre quelques précautions. N'avait-on pas, pour se méfier, l'expérience de 1870? A cette époque, des cires nous avaient été enlevées par des officiers prussiens et si elles sont actuellement en place, c'est qu'elles nous sont revenues grâce à un Allemand généreux qui donna là une preuve de libéralité assez exceptionnelle pour qu'on la signale en passant. Donc, plus de porcelaines précieuses, mais des caisses encore clouées et rentrées, dans le couloir, les salles et le vestibule, depuis que la guerre ne menace plus nos collections uniques. Pourtant, une statuette de Falconet, *La marquise ou déesse de l'amitié*, sous les traits de Madame de Pompadour, l'un des vingt exemplaires faits en 1755, met les grâces de l'art français du dix-huitième auprès d'un biscuit Louis XV de la même époque. Cette pièce incomparable a été acquise il y a un mois. La guerre n'absorbe donc pas tous les instants, toutes les pensées ni toutes les ressources d'un pays qui a besoin d'art, comme on a besoin de lumière.

A défaut des œuvres emballées, nous voyons des reproductions heureuses de Sèvres anciens dont les moules avaient été conservés; entre autres, la pièce exécutée en 1789 pour un amateur et qui, restée à la manufacture, ne fut montée par la suite que pour le roi des Belges. On espère, en voyant cette élégante reproduction, que l'original n'est pas à Berlin, comme on se prend à rêver d'actualité victorieuse en examinant la

groupe de la Paix ramenée par la Victoire, qui date du début du Consulat.

Après une halte devant les émaux sur cuivre (1815-1872) qui témoignent du goût de recherche et de l'évolution dont nous avons parlé, après un coup d'œil aux faïences émaillées, aux décors flammés et aux décors de cristallisation, où sont venus se fixer tous les hasards et toutes les fantaisies du feu, après un arrêt devant les grès céramiques qui marquent la dernière étape de l'art avant l'industrie céramique, nous visitons le département des fours et encastages et nous nous groupons devant celui qui, selon le mot de M. Dalimier, a réalisé la jonction entre le sous-secrétaire des Munitions et celui des Beaux-Arts.

Ce four qui, d'ordinaire, servait à cuire les biscuits délicats, reçoit maintenant les opulentes et prosaïques poteries de guerre. On le chauffait au bois; il a fallu le chauffer mi-partie au bois, mi-partie au charbon pour ne pas atteindre des prix de revient trop élevés.

Nous traversons ensuite divers ateliers : ces artisans sont des ouvriers d'art, ces tourneurs, ces mouleurs se sont mis à des besognes qu'ils n'auraient pu, en temps ordinaire, accepter sans déchoir. Le secret du succès qui a permis à Sèvres de sauver notre production d'explosifs, c'est que ce personnel, consciencieux et dévoué, à l'habitude de faire beaucoup mieux que ce qu'on lui demande actuellement. Une idée de l'ingénieuse utilisation de toutes les ressources nous a été donnée dans le domaine moral par la mobilisation des jeunes élèves de l'Ecole céramique de Sèvres : en une semaine ils se sont mis au dessin technique et on n'a pas eu à regretter les concours qui avaient été enlevés à la manufacture par la mobilisation des armées, plus impérieuse que toute autre.

De la vieille manufacture de Sèvres nous passons aux ateliers et aux fours qui ont été construits spécialement pour la fabrication des grès. Ici les moyens de fortune ont fait place à la nécessité de faire appel à des moyens éprouvés et à des procédés modernes. Le progrès n'a laissé à l'ingéniosité que le soin de trouver mieux dans quelques détails que l'expérience désignait comme perfectibles.

Et notre visite se termine sur le quai d'embarquement auquel accède une étroite petite voie ferrée. Dans des wagons : italien, hollandais, allemand, des pièces de tous genres sont méticuleusement emballées, et rangées, à destination des usines qui les réclament. Sèvres qui expédiait des bibelots, envoie maintenant les lourdes poteries qui sont à la base de notre matériel de guerre et que l'industrie privée ne pouvait pas fournir. La manufacture qui travaillait surtout pour les cours et les souverains, à qui la République donnait de précieux souvenirs de notre art, travaille maintenant pour la France et c'est sous l'influence des événements qui la dirigent qu'elle a ajouté un canon à sa dernière marque de fabrique. — P. B.

DANS LA MARINE

Commandement à la mer. — Le lieutenant de vaisseau Ricard est nommé au commandement de l'avis auxiliaire Nord-Caper.

Pour dominer l'ennemi

Aux efforts faits par les Alliés correspondent des progrès de leurs armées très sensibles; aussi devons-nous nous empresser de fournir au pays les moyens nécessaires pour rendre ces efforts pleinement efficaces.

Jusqu'à présent nous avons fait preuve d'une indomptable volonté, les uns en combattant vaillamment, les autres en épargnant vigoureusement et en transformant leurs disponibilités en Bons et Obligations de la Défense Nationale. Redoublons d'efforts, car le moment est plus important que jamais.

Nos ennemis sentent la puissance des nations qu'ils ont si hypocritement attaquées. Cette puissance doit être encore renforcée. Ayons toujours plus de canons, de munitions, et pour qu'il en soit ainsi souscrivons sans arrêt aux Bons et Obligations de la Défense Nationale.

Il existe des Bons de 5 francs, de 20 francs, de 100 francs, de 500 francs, de 1.000 francs, ce qui permet de placer toute somme quel qu'en soit le montant, et cela dans des conditions avantageuses.

Souscrivons et renouvelons les Bons qui viennent à échéance. Lorsque ces Bons n'ont pas plus de trois mois à courir, il est possible de les présenter à l'escompte à la Banque de France, qui les prend comme des effets de commerce, et quand ils ont plus de trois mois, la Banque avance, dans les conditions fixées par ses règlements, 80 0/0 de leur montant.

Nous pouvons donc souscrire largement aux Bons de la Défense Nationale pour tout ce dont nous pouvons disposer. Souscrivons aussi aux Obligations 5 0/0 de la Défense Nationale qui offrent un placement de plus longue durée, donnant un rendement sensiblement au-dessus du taux de 5 0/0.

C'est contribuer à l'effort commun pour dominer l'ennemi!

Le ruban commémoratif doit être aux couleurs nationales

Notre récent article sur ce sujet nous a valu un certain nombre de lettres qui, toutes, approuvent l'idée de la rosette à ajouter au ruban de la médaille commémorative, comme signe distinctif, pour les catégories devant être particulièrement distinguées : combattants, blessés de guerre, réformés, etc.

En ce qui concerne le ruban lui-même, on nous fait observer que celui que nous avons proposé, bleu-blanc-rouge, à petites rayures verticales, est déjà celui de la médaille après trente ans de service dans les postes et télégraphes.

Ceci ne change pas notre opinion et nous continuons à penser que l'emblème commémoratif de la grande guerre pour le droit et la liberté des peuples devra être aux couleurs immortelles de notre drapeau, plutôt qu'un ruban fantaisiste quelconque. C'est aussi celui qui se préférerait le mieux à l'adjonction de rosettes, dont les variétés seraient, nécessairement, de nuances différentes.

Les P. T. T. ne pourraient que voir avec honneur leur ruban actuel, d'ailleurs peu répandu, devenir le grand insigne : et ce serait l'occasion d'uniformiser les différents types de rayures aux couleurs françaises existants.

Il pourrait n'y en avoir que trois : le ruban de la médaille de sauvetage, la plus ancien, tel qu'il est actuellement; un deuxième type, également à larges rayures, pour les médailles d'honneur en général, la décoration elle-même suffisant à les différencier; enfin, la petite rayure, qui deviendrait l'insigne de tous ceux qui, à des degrés divers, auront contribué, dans cette épopée mémorable, au salut et à la grandeur de la France.

Les trois couleurs nationales, marques de tous les dévouements, quoi de plus heureusement symbolique ?

Commandant V.

TRIBUNAUX

Les détournements de l'Égyptien

Amédée Abro, âgé de trente-deux ans, né à Alexandrie, dirigeant, dans cette ville, la succursale d'une compagnie d'assurances. Ayant besoin d'argent, il sollicite, pour sept clients au nom desquels il signe lui-même les pièces nécessaires, des avances sur leurs polices d'assurance. Il réussit à obtenir par ce moyen une somme de 28.000 francs. Abro est cependant le tort de renouveler trop fréquemment l'opération. Il fut pincé à sa huitième tentative.

Arrêté à Marseille, on transféra le directeur infortuné à Paris, et, hier, il comparait devant les assises. Toutes les sommes détournées ayant été remboursées, le bâtonnier Henri-Robert plaide, avec son beau talent, l'acquiescement de Abro et l'obtint, malgré les réquisitions relativement sévères de M. l'avocat général Deyssonnié.

Tamponnement de tramways

Dans la matinée d'hier, vers 11 heures, à l'angle de la rue Lafayette et de la rue de Saint-Quentin, le tramway 110 « Raincy-Opéra » a tamponné le tramway 666 « Mairie du quinzième-Gare du Nord ».

Neuf voyageurs ont été plus ou moins grièvement blessés. Ce sont :

Mlle Joséphine Jamelin, vingt-neuf ans, marchande de vins, 39, rue d'Alsace. Contusions multiples. Admise à l'hôpital Lariboisière.

M. Charles Rousseau, vingt et un ans, conducteur de tramway. Blessures à la tête et à la main droite.

Mme Marguerite Millot, cinquante ans, plumassière, à Joinville. Blessures à la tête.

M. Joseph Minionzewski, cinquante-trois ans, ingénieur, 2, rue de Dunkerque. Blessure à la poitrine.

Mme Léa Sicama, trente-six ans, à Joinville. Blessure au poignet droit.

Mme Anna Pralhu, soixante-deux ans, à Senti. Contusions à la tête.

M. Edouard Liveness, soldat au 23^e colonial. Contusions au côté gauche.

M. Emile Holleville, soldat au 1^{er} génie. Blessure à la main gauche.

M. Fernand Leroy, quarante-quatre ans, architecte, à Gargan-Livry. Contusion à la jambe droite.

M. Tanguy, commissaire de police du quartier, a ouvert une enquête afin de rechercher les responsabilités.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale

La vie artistique

Les procès importants

Les accidents graves

Les événements locaux

La vie économique

Les sports

Tous faits pittoresques

LES CONTES D'EXCELSIOR

LA LETTRE

En descendant du train à la gare de l'Est, le lieutenant Julien Ponty traversa rapidement les groupes joyeux que faisaient les permissionnaires retrouvant famille et amis venus à leur rencontre.

Les traits crispés, un crêpe tout neuf à la manche de son dolman, Ponty se dirigea aussitôt vers le plus prochain bureau de poste, et là il se fit donner le téléphone.

Lorsqu'il sortit de la petite cabine, les larmes coulaient encore sur ses joues hâlées; il serra les poings dans un geste de révolte impuissante, et, sautant dans un taxi, il donna l'adresse de sa maison.

Julien Ponty venait de prévenir son père, M. Alexandre Ponty, que l'avant-veille, à Fleury, son frère aîné Michel, capitaine dans le même régiment de chasseurs, avait été tué par un éclat d'obus. Julien avait pu l'ensevelir à l'arrière, puis il s'était mis en route pour annoncer à son père l'affreuse nouvelle et pour puiser dans leurs deux cœurs d'hommes assez de courage et de sang-froid pour soutenir dans son affliction la pauvre petite Hélène, la toute jeune femme de Michel, qui, depuis la mobilisation, était venue, tremblante et désemparée, vivre chez son beau-père.

Tout le long de l'interminable voyage qui l'amena au front, Julien avait médité sur la façon la moins cruelle dont il allait apprendre la douloureuse nouvelle à son vieux père et à la frêle et délicate Hélène. Il avait choisi ce moyen du téléphone grâce à quoi il venait de porter le premier coup. Un sourd gémissement de son père lui avait répondu; mais Julien avait aussitôt ajouté :

— Père ! Père !... Oui... c'est épouvantable !... Mais il faut être forts tous les deux. Je vais arriver à la maison; j'y serai dans un quart d'heure... Aie du courage comme j'en ai moi-même; prépare doucement Hélène pour que, dès que j'entrerai, nous n'ayons plus qu'à nous embrasser tous les trois... sans paroles... sans paroles !... car, vraiment, que peut-on dire ?... c'est abominable !

Les Ponty étaient riches. Ils habitaient, avenue Henri-Martin, un hôtel précédé d'un assez grand jardin. Dès que la voiture de Julien s'arrêta devant la porte, un jardinier et une femme de chambre se précipitèrent avec des exclamations de joie. Mais, tout de suite, ce fut une consternation :

— Chut !... chut !... J'apporte une nouvelle terrible !... Mon pauvre frère a été tué avant-hier. Mon père, ma belle-sœur, viennent d'être prévenus... Comment vais-je les trouver ?...

— C'est donc ça ! dit la femme de chambre. Je viens d'entendre des plaintes chez Madame !

Hélène avait épousé Michel Ponty quelques mois avant la guerre. Ils s'adoraient. Jolie, mais d'une santé délicate, Hélène semblait toute fragile auprès d'un mari dont la forte et sûre affection l'enveloppait, la protégeait contre tous les contacts de la vie brutale.

M. Alexandre Ponty, veuf depuis longtemps, aimait tendrement sa bru, et Julien était devenu vite pour elle le plus affectueux, le plus gai des camarades.

Oui, les deux hommes devaient surmonter leur douleur, soutenir, entourer Hélène, dont le cœur risquait d'éclater.

Toute la journée, toute la soirée, on ne parla que de Michel. Outre les palmes qui ornaient sa croix de guerre, le jeune capitaine avait reçu la médaille militaire.

— Et toi-même, mon pauvre Julien, tu as eu la Légion d'honneur !

— Oh ! ne pensons qu'à lui ! Je ne l'ai guère quitté, mon grand ! Si vous saviez quel admirable soldat il faisait ! Et si bon toujours, si bon avec tous !...

Dans la maison, personne ne dormit cette nuit-là !

Le lendemain matin, Julien, désespéré, errait tout seul dans le jardin au moment où le facteur sonna à la grille. Des journaux et deux lettres. Machinalement, le lieutenant jeta les yeux sur les inscriptions. L'une de ces lettres était pour son père; l'autre... Ah ! Dieu !... comme ses mains se mirent à trembler ! C'était l'écriture nette et virile de Michel, lettre écrite à sa femme, datée de quatre jours, retardée par suite d'on ne sait quelle circonstance... lettre d'un homme bien vivant, bien portant... aujourd'hui voix déchirante d'outre-tombe !

Instinctivement, Julien cacha la lettre dans sa poche.

— Père... faut-il donner cette lettre à Hélène ?

Le père, le fils retournaient l'enveloppe. Ils ne savaient que décider.

Pouvait-on, à quelques heures de l'atroce blessure, risquer cette brûlure nouvelle ? Hélène pourrait-elle, sans se briser, entendre les paroles de tendresse qui allaient l'atteindre par delà la mort !...

— Plus tard ! disait Julien. Plus tard ! Elle est encore en plein cachemir. Elle ne doit même pas croire la chose possible... J'y crois à peine moi-même... et pourtant, moi, j'ai vu !...

— Je ne pense pas, prononça M. Alexandre Ponty, que nous puissions cacher à Hélène l'arrivée de cette lettre. Faisons-la venir.

La jeune femme, chancelante, défaite, entra dans la pièce.

— Mon enfant, lui dit M. Ponty, Michel vous avait écrit avant d'être tué... Sa lettre vient de nous être remise. La voici : ne la lisez pas encore... Attendez quelques jours... C'est une dure épreuve, ma chère Hélène...

Mais, déjà, Hélène s'était redressée. Ses yeux, brûlés par les larmes de la nuit, s'emplirent d'une flamme extraordinaire. Elle avait avancé résolument la main et s'était emparée de la lettre :

— Mon père, prononça-t-elle d'une voix qui ne tremblait pas, je lirai cette lettre à l'instant et devant vous ! Les pensées qu'elle contient, je dois les connaître à l'heure même où il m'est permis de le faire. Je n'ai pas peur !... La mort ne peut rien détruire de ce qui existait entre Michel et moi !... Toute la nuit, je lui ai parlé; et je suis sûre qu'il m'a répondu... Je suis calme, ô mes deux grands amis ! Écoutez !... Écoutez parler mon aimé !...

Hélène s'était assise. Elle avait ouvert l'enveloppe et placé devant elle la feuille de papier. Elle s'accouda, contempla un instant la chère écriture et, en présence du vieillard et du lieutenant, dont la pâleur était extrême, Hélène, lentement, presque mot à mot, comme on dit une prière, commença :

« Ma bien-aimée... »

Montboyer.

BLOC=NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

— Sir Ralph Spencer-Paget vient d'être nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le roi d'Angleterre, près la cour de Danemark.

INFORMATIONS

— M. Monier, premier président de la Cour d'appel de Paris, vient de s'installer à Boulogne, pour la saison.

— Le général Mangin a été à l'ordre du corps d'armée la section sanitaire automobile américaine numéro 7, sous les ordres de son chef, M. Norton. Plusieurs de ses membres ont été blessés.

— Le marquis de Blandford, fils aîné du duc et de la duchesse de Marlborough, qui est âgé de dix-neuf ans, vient de s'engager au 1^{er} régiment des « Life-Guards ».

MARIAGES

— Au Caire vient d'être célébré le mariage de Mme Maria Gennaropoulou, née Paléologue, avec M. George Alexander Bey, avocat à la Cour d'appel du Caire.

— En la chapelle de la Vierge de l'église Saint-Honoré-d'Eylau a été béni, jeudi, le mariage du baron Jacques Cateau de Lavignerie avec Mme Paul Andoyer.

NAISSANCES

— Mme Henry Bernstein vient de mettre au monde une fille qui a reçu les prénoms de Claude-Geneviève.

— Mme Granier, née Récamier, a donné le jour à un fils : Jacques.

DEUILS

— On annonce la mort de M. Etienne Boussard du Cloz, capitaine pilote aviateur, tombé au champ d'honneur dans la Somme, le 9 août 1916.

Nous apprenons la mort :

— Du général italien Castelli qui commandait une brigade, tué glorieusement à la bataille de Gorizia.

— Du marquis Costa de Beauregard, décédé, à Chambéry, âgé de quatre-vingt ans. Il laisse trois fils : le comte Costa de Beauregard, lieutenant au 2^e territorial; Mgr Costa de Beauregard, prêtre apostolique, et le comte Costa de Beauregard, capitaine au 87^e territorial.

— De M. Gaston de Nure de Lamotte, du 1^{er} d'infanterie, mort pour la France, le 20 juillet, cité à l'ordre du jour.

— Du docteur Henri Lucien Lagague, médecin aide-major de 2^e classe à l'hôpital de Fustatidima (Corfu), mort le 1^{er} juillet, âgé de trente-trois ans, à la suite d'une fièvre typhoïde contractée en prodiguant ses soins aux malades atteints de cette maladie.

— De la marquise de Maizille, née Marguerite Berthier, arrière-petite-nièce du maréchal Berthier, décédée en son château de Candon-Damme (Dordogne).

— De l'abbé Jean de Romanet, mort pour la France, le 10 août, dans la Somme. Fils du comte Olivier de Romanet et de la comtesse, née de Berthier-Rizy.

— Du capitaine Raymond Bouvet, mort au Val-de-Grâce des suites de ses blessures. Gendre de feu le colonel Huguier.

— De M. Adolphe Della Torre, décédé villa Said; il avait épousé Mme Hélène de Bismarck.

— Du brigadier Louis de Chazotte de Royat, du 9^e d'artillerie, engagé volontaire pour la durée de la guerre, mort pour la France le 30 juillet.

— De Mme Thérèse Teyssier, née Berthe Gallut, belle-mère de M. Armand Ramchand, avocat général à la Cour de cassation, décédée à Fagnyrolles (Lot-et-Garonne).

— De miss Elizabeth Lord, de l'« Evening Globe », de New-York, décédée à Paris.

— De Mme Ravier du Magny, née Marie-Anne Le Conte, décédée à quatre-vingt-six ans; mère de M. Pierre du Magny, avocat à la Cour d'appel de Lyon.

— Du maréchal des logis Fabre du Monthas, ingénieur agronome, mort pour la France; fils de M. du Monthas, maire de Saint-Martin de Linne.

— De Mme Zenobia Iranabal, mère du ministre du Chili au Brésil, décédée à Santiago.

— De M. Romain Delacour, membre de l'Association des Journalistes parisiens, décédé subitement à Clermont-Ferrand. Le défunt, âgé de soixant-trois ans, appartenait depuis de nombreuses années à l'Agence Havas.

LES EPHIMERIDES DE LA GUERRE

SAMEDI 12 AOUT

FRONT FRANÇAIS. — Au nord de la Somme, nos reconnaissances pénétrèrent dans le bois à l'est de la station de Hem. Sur un front de 8 kilomètres 1/2, de l'est d'Hardécourt jusqu'à la Somme, à hauteur de Buscourt, et sur une profondeur de 800 à 1.000 mètres, nous enlevâmes la troisième position allemande et ses ouvrages fortement organisés. Nous pénétrâmes dans le village de Maurepas, dont la partie sud et le cimetière sont en notre pouvoir (1.000 prisonniers). Sur la rive droite de la Meuse, nous progressâmes dans la région sud de l'ouvrage de Thiaumont.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés repoussent toutes les attaques.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens dépassent le Vallone et conquièrent les pentes occidentales du Nal-Lagen et le sommet du Ornbrib. Ils occupent Oppachiasella (270 prisonniers). Dans le Haut-Boite, ils prennent de nouvelles positions sur Tofana-Seconde.

FRONT RUSSE. — L'ennemi évacue sa position organisée de Gladki, Vorobievka, Tzefrof. Dans la région du chemin de fer Monasterzyska-Niznolow, les Russes le culbutent et occupent définitivement Monasterzyska. Dans la région de l'embouchure de la Zlota-Lipa, ils occupent les villages de Owsle-Zellone et de Wendjgorgé. Dans la région de Stanislan, ils s'emparent de cette ville et poursuivent l'adversaire. Enfin, ils sont en possession du bois de Bourkanow, puissamment fortifié.

En Perse, sous la pression des Turcs, les Russes se retirent de Hamadan.

DIMANCHE 13 AOUT

FRONT FRANÇAIS. — Nous arrêtons une contre-attaque dirigée sur l'église et le cimetière de Maurepas (80 prisonniers). De petits combats nous permettent de progresser de la croupe 109 au sud-est de Maurepas (nord de la Somme). Sur la rive droite de la Meuse, nous progressons au sud-est de Fleury et nous arrêtons une forte attaque au sud du bois d'Avocourt.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés progressent vers Martinpuleh et s'emparent de nouvelles tranchées. Leur avance est sensible au nord-est de Pozieres (300 ou 400 mètres sur une longueur de 1.600). Ils exécutent trois coups de main heureux : au sud-ouest de la ferme de la Folle, sur la crête de Vimy, en face de Calonne et à l'est d'Armentières.

FRONT ITALIEN. — Sur l'Isongo, dans le secteur de Monfalcone, les Italiens conquièrent les hauteurs de la cote 121 et du Debell. Ils dépassent le Vallone dans toute sa longueur et poussent l'occupation à un kilomètre d'Oppachiasella. A l'est, ils prennent d'assaut la très forte hauteur du Nal-Lagen (1.363 prisonniers), et, à l'est de Gorizia, la hauteur de la cote 174 au nord de Tivoli (533 prisonniers). Depuis le 6 août : 15.393.

FRONT RUSSE. — Progrès nouveaux sur le fleuve Verkhin-Sereb. Les Russes culbutent l'ennemi et abordent la ligne des villages Zvyrene, Oleuw et Bzowyc-Bialkove. Sur la Strypa, l'adversaire abandonne une position très fortifiée. Les Russes occupent la ville d'Ezerna et s'approchent du fleuve Strypa. Vers le sud de Plintytshe, ils sont sur la ligne des villages Laboda-Zlatanow et près de la ville de Pohajin et du bourg de Khinkhatche. Traversant le Korpelz, ils occupent une position fortifiée sur les hauteurs et s'approchent vers l'est, jusqu'au Dnestor. Ils avancent également vers le sud de Delatyn, dans la région des forêts des Karpathes, et s'installent sur plusieurs hauteurs. (Du 1^{er} au 10 août, 1.741 officiers et 82.202 soldats prisonniers.)

LUNDI 14 AOUT

FRONT FRANÇAIS. — Au sud de la Somme, nous élargissons nos positions au sud-ouest d'Estrees et nous enlevons plusieurs éléments de tranchées.

FRONT BRITANNIQUE. — L'ennemi prend pied dans un élément des tranchées récemment conquises par les Anglais et en est rejeté. Coup de main heureux de nos alliés au sud du saillant d'Ypres. A l'ouest de Pozieres, ils font une attaque à la grenade et ramènent des prisonniers.

FRONT ITALIEN. — Sur le Carso, la pression italienne continue. Nos alliés enfoncent une forte ligne de tranchées à l'est du Nal-Lagen (800 prisonniers). Petites rencontres sur divers points (50 prisonniers).

FRONT RUSSE. — L'avance russe continue sur le Sereb supérieur. L'ennemi est poursuivi dans les régions de la Strypa moyenne et du Korpelz. Les Russes s'emparent de Podhale et enlèvent Mariampol. Ils rejettent l'adversaire sur la rive gauche de la Bystriza-Selivinskia (1.042 prisonniers). En Perse, au nord de Sakhyz, ils s'emparent d'une partie des positions turques. L'offensive turque continue au nord de Hamadan.

MARDI 15 AOUT

FRONT FRANÇAIS. — Au nord de l'Aisne, un détachement ennemi avant pénétré dans un petit saillant de nos lignes en est chassé par une contre-attaque. Sur la rive droite de la Meuse, au nord de la chapelle Sainte-Eulie, nous enlevons 300 mètres de tranchées allemandes sur 100 mètres de profondeur.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés réoccupent la presque totalité des tranchées où l'ennemi s'était établi le 13, et ils pénétrèrent dans les tranchées allemandes, près de la ferme du Mouquet (11 prisonniers).

FRONT ITALIEN. — Les Italiens prennent d'assaut les lignes ennemies, à l'ouest de San-Grado, du mont Derinka (1.410 prisonniers) et dans la zone des collines à l'est de Gorizia (220 prisonniers).

FRONT RUSSE. — Les éléments russes avancent dans la région du Sereb. Un régiment franchit la rivière Loukh, atteint le Sereb, et déloge l'adversaire d'une série de tranchées. L'ennemi est également délogé sur le front de la Zlota-Lipa, et les Russes s'emparent, vers le nord-ouest du Dnestor, du village du Toustobaba, spécialement fortifié. A l'embouchure du Pruth, sur les Carpathes boiées, les Russes occupent Zablontza, évacuée par l'adversaire. — *Front du Caucase :* Les Russes occupent une position turque fortement organisée aux abords de Sakhs.

MERCREDI 16 AOUT

FRONT FRANÇAIS. — Sur le front de la Somme, notre action offensive nous permet d'enlever au nord de Maurepas toute une ligne de tranchées allemandes sur un front de 1.500 mètres environ. Au sud, nous occupons, sur un front de 8 kilomètres et sur une profondeur de 300 à 400 mètres, toutes les positions de l'ennemi, à l'est de la route de Maurepas à Cléry. Au sud de la Somme, nous nous emparons d'un système de tranchées puissamment organisées sur une longueur de 1.200 mètres (sud de Belloy-en-Santerre).

FRONT BRITANNIQUE. — Les Anglais consolident leur ligne.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens enlèvent les retranchements ennemis le long des pentes du mont Seclika, sur la rive nord du Carso, dans les environs de Santa-Clara et de San-Marco (553 prisonniers). Sur le plateau d'Askago, vigoureuses incursions contre les retranchements ennemis sur les pentes du mont Masclagh.

FRONT RUSSE. — Sur la Zlota-Lipa, les Russes occupent maints endroits sur la rive ouest (région au sud de Hrzegsanj) et sur la rivière Bystriza, le bourg de Zabolysla et le village de Mamikava, au sud-ouest de Zolotvka, entre

toutes les hauteurs à l'ouest de Vorokhta et de Ardzenos. (Le total des prisonniers du 4 juin au 12 août est de 7.757 officiers et 351.485 soldats).

JEUDI 17 AOUT

FRONT FRANÇAIS. — Nous organisons les positions conquises au nord de la Somme.

FRONT BRITANNIQUE. — Les Anglais, à la suite du combat d'hier, ont fait progresser leurs lignes à l'ouest et au sud-ouest de Guillemont. A l'ouest du bois des Fontaines, 300 mètres de tranchées ennemies sont entre leurs mains. Au nord-ouest de Bazentin, après de violentes attaques, ils prennent une centaine de mètres de tranchées.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens repoussent une contre-attaque sur le Carso et font une centaine de prisonniers.

FRONT RUSSSE. — Selon des données complémentaires, les troupes du général Bezobrazoff ont capturé 108 officiers et 7.308 soldats lors des récentes opérations.

VENREDI 18 AOUT

FRONT FRANÇAIS. — Sur la rive gauche de la Meuse, nous chassons les Allemands de la partie du village de Fleury qu'ils occupaient. Entre Thiaumont et Fleury, nous progressons sensiblement (50 prisonniers) et chassons l'ennemi de deux redoutes fortifiées au nord-ouest de Thiaumont (100 prisonniers). Nous progressons à l'est du bois de Vaux-Chapitre, aux abords de la route du fort de Vaux. Au nord de la Somme, nous enlevons une notable partie de Maucupas ainsi que le calvaire au sud-est (200 prisonniers), et élargissons nos positions entre Maucupas et la Somme.

FRONT BRITANNIQUE. — Une opération locale permet à nos alliés d'étendre leurs gains au nord-ouest de Bazentin-le-Petit. Entre Pozieres et la Somme, ils prennent des positions importantes et marquent une avance dans la direction de Ginchy et de Guillemont.

FRONT ITALIEN. — Les Autrichiens tentent d'inutiles diversions sur le front du Trentin, dans la zone du Tonale, dans des vallées du Ledro et de Rio-Freddo (torrent de Poëna).

FRONT RUSSSE. — La poussée russe progresse au sud du Dniester. Nos alliés occupent Lisselsz-Sirayl, sur la rive occidentale de la Bystritsa-Salovinska et s'emparent d'une série de hauteurs dans la direction d'Ardzeluz.

THÉÂTRES

A la Comédie-Française. — C'est cette semaine, vendredi prochain, que les portes de la Comédie-Française s'ouvriront pour la rentrée en répétitions des artistes.

A partir du 1^{er} septembre, les spectacles, pour la première semaine, se succéderont de la façon suivante : vendredi 1^{er} septembre, en soirée, à 8 heures, *Polyeucte* et *le Médecin malgré lui*; samedi 2, en soirée, à 8 heures, *les Affranchis* et *les Affaires*; enfin, le dimanche 3, la matinée sera consacrée à *l'Eclair* et à *Britannicus*, et le soir on donnera, à 8 h. 15, *les Ranzans*.

A l'Odéon. — M. Raymond Genty remplace, au secrétariat général de l'Odéon, M. Louis Delamarre, qui cesse, sur sa demande, d'appartenir à l'administration de ce théâtre.

A la Gaîté-Lyrique. — M. Duplay, nommé directeur intérimaire par le séquestre de la Gaîté-Lyrique, compte ouvrir ce théâtre en septembre et donner des spectacles lyriques empruntés aux répertoires d'opéra-romque et d'opérette. Les auditions ont déjà commencé pour les petits rôles, les chœurs et l'orchestre.

Pour l'anniversaire de la mort de Balzac. — A l'occasion de l'anniversaire de la mort de Balzac, on donnera aujourd'hui, à 4 heures, une matinée artistique dans le jardin de la maison de Balzac, 47, rue Bayouard. Au programme sont inscrits : une sélection des œuvres de Balzac : *Mercutio* et *l'Ilustre Gaudissart*, et *l'Humble Offrande*, de M. André Rivore.

DIMANCHE 20 AOUT

La Matinée

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Carmen*.
Tristan-Lyrique. — A 2 h. 15, *le Voyage en Chine*.
Même spectacle que la soirée : *Ambigu*, 2 h. 30, *Châtelet*, 2 h. 30, *Bouffes-Parisiens*, 2 h. 30, *Palais-Royal*, *Renaissance*, *Var.étés*, *Vaudeville*, 2 h. 30.

La Soirée

Comédie-Française. — Clôture (réouverture le 1^{er} septembre).

Opéra-Comique. — A 8 h. 15, *la Tosca*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 45, *la Charrette anglaise*.
Théâtre Impérial. — A 8 h. 15, *Garde à vous!* *Sketch*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *Une partie de manille*, *Prisonnier des Hommes bleus*, etc.

Marigny. — A 8 h. 40, *Sahary Djell*.
Nouvel-Ambigu. — Mardi, jeudi, samedi, dimanche (dimanche matinée), à 8 h. 15, *le Chemineau*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *les Oberlé* (tous les soirs sauf lundi, matinée jeudi et dimanche).

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *la Cagnotte*.
Renaissance. — A 8 h. 10, *l'Edel du Libre Echange*.

Tristan-Lyrique. — A 8 h. 15, *le Fleur de l'ère*.
Var.étés. — A 8 h. 30, *la Revue et l'Ecole du piston*.

Vaudeville. — A 8 h. 30 et 8 h. 30, *Salonique*, *l'Offensive française sur la Somme*, etc.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — A 8 h. 30 et 8 h. 30, vedettes et attractions.
Omnia-Palé. — *Dans la gaité* (drame); *les Espionnes d'Elaine* (3^e épisode). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mal. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

LES SPORTS

AUJOURD'HUI

Cyclisme. — *Au Parc des Princes.* — A 2 h. 30, réunion organisée par la Société des Courses. Au programme : Prix du Souvenir, offert par M. Jean Michel en souvenir de son fils, Vitesse, 1.333 m. — Match de motos. Moreau contre Baudelocque. Deux manches de 5 kilomètres. — Course de 100 kilomètres, à l'américaine. Partants : Ellegaard-Harragon, Pouchois-Berthel, Sergeant-Ali Neffati, Masson-Chorquie, Rousseau-Bétemps.

Le Brevet militaire de 100 kilomètres. — A 11 heures, en haut de la côte de Champigny, départ de cette épreuve, sans entraîneurs, organisée par l'U.V.F.

Athlétisme. — *Cercle des Sports de France.* — A 9 h. 30, à Gentilly, entraînement sur distances et concours classiques, en vue des Championnats du club qui se disputeront les 27 août et 3 septembre.

C.O. de Paris. — A 2 heures, sur la piste de la F.S.A.P.F., première journée des Championnats d'athlétisme : 100 m., 800 m., 10 kil.; hors concours : 2.000 mètres relais. It.-v. à 4 h. 30 au siège, 57, rue d'Avron.

P. Saint-Louis de l'Avignard (minimes) c. S.G.S. du Bourget (minimes), à 2 h. 30, au Bourget.

Stade Français. — A 9 heures et à 3 heures, entraînement à Saint-Cloud. Distances et concours classiques, courses de haies.

U.S.A. Nîmè. — A 2 heures, réunion sur le terrain.

U.S. Vannes. — A 1 h. 30, Prix d'Ouverture; r.-v. sortie Mélo-Vincennes.

Natation. — *Les Critériums de l'U.S.F.S.A.* — A 9 h. 30, cinquième journée des Critériums de l'U.S.F.S.A., aux Bains Deligny. Au programme : 100 m. critérium, 200 mètres brasse, 100 m. 4 nages, 100 m. hand., water-polo.

Les courses de Saint-Sébastien

Les chevaux de l'écurie Vanderhilt quittent Saint-Sébastien et rentrent en France. Ils prendront part aux épreuves de Caen, en septembre. Aucun d'eux n'a couru cette semaine. Eversley, qui a remporté une course de haies lundi, était devenu la propriété de M. J. D. Cohn et portait ses couleurs. C'est, d'ailleurs, avec la victoire de Cron Prince, qui a battu jeudi un lot de deux ans assez nombreux, la seule

victoire que l'écurie J. D. Cohn a remportée au cours des trois dernières journées.

L'écurie royale a été plus brillante : elle a gagné deux courses mardi, l'une avec le trois ans Antivari, qui a battu de trois longueurs le vétérinaire Rasoir, et l'autre avec Skunce, qui s'est adjugé un handicap pour deux ans, laissant à deux longueurs derrière lui l'insurgé. Jeudi, Inkerman a battu de trois quarts de longueur Rasoir à poids égal.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 19 Août 1916

Il ne reste, à la Bourse de commerce, que les courtiers chargés de la répartition des sucres et de la cote officielle, celle-ci difficile à établir à cause de la pénurie des affaires. Celle de l'huile de lin est donc maintenue sans changement à 135 fr.; colza, 152 fr.; suif, Indigène, 154 fr.

Marseille a reçu cette semaine 31.911 quintaux de sucre. Londres télégraphique de la fermeté. New-York sans variation en disponible à 4,75; sept., 4,70 contre 4,61, décembre 4,45 contre 4,13.

La question des beurres est toujours d'actualité aux Halles Centrales, où les mandataires ne tiennent aucun compte de la taxation préfectorale. Il paraît que l'administration n'a aucune prise sur eux. C'est sous le prétexte que les arrivages diminueront considérablement si les prix ne devaient pas résulter des offres et demandes en pleine liberté. Peut-on supposer que les expéditeurs créeraient aussi facilement de nouveaux débouchés dans les stations balnéaires, alors que celles-ci sont déjà abondamment pourvues? Paris est le centre de consommation par excellence et les excédents d'un jour sont reportés au lendemain. D'autre part, l'exportation a fortement diminué depuis la guerre, et notre production n'a pas assez souffert pour justifier une hausse exagérée.

Aujourd'hui, il n'est arrivé que 28.000 kilos environ, mais on annonce 52.000 kilos pour demain.

Les laitiers de Paris ont relevé ce matin de 20 cent. la livre de beurre. Peut-être résultera-t-il une prochaine amélioration de l'entrevue de ce matin de M. Malvy avec M. Laurent, préfet de police.

Pommes et prunes encore peu abondantes et prix fermes.

Arrivages ordinaires et suffisants aux divers pavillons : prix en général très élevés, notamment pour le raisin, qui est vendu au détail 70 cent. à 1 fr. la livre. Viandes, 142.420 kilos, vendues avec une légère amélioration des cours.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Avant la date du 25 août courant, dans le département de la Seine, tout producteur, vendeur ou dépositaire d'engrais commerciaux de sulfate de chaux ou de soufre, qui en détiennent en vue de la vente, est tenu de faire, entre les mains du commissaire de police du quartier ou de la circonscription de son principal établissement, une déclaration concernant le stock de ces substances, énumérées par la nature et quantité qu'il possède en magasin, avec l'indication des quantités à livrer en exécution des contrats antérieurs. Les producteurs, vendeurs ou dépositaires sont tenus de justifier à toute réquisition des autorités des quantités déclarées et de leur emploi. Tout refus de déclaration ou toute fausse déclaration concernant les stocks dont il est question seront relevés par des procès-verbaux.

LA POUDRE LOUIS LEGRAS CALME L'OPPRESSION ET LA TOUX DES VIEILLES BRONCHITES
REMEDE EFFICACE. 2 FRANCS, PHARMACIES

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 20 AOUT 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman Inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XXXV

De tout un peu

Par instant, des vertiges l'obligeaient à s'accrocher à la muraille. Il ne pouvait déjà plus appeler...

Depuis de longues heures, la voix de James Perry ne lui parvenait plus aux oreilles et la sienne se mourait tragiquement dans sa gorge brûlée d'angoisse et d'impatience. Ses muscles s'amollissaient...

Allait-il pouvoir tenir le chalumeau longtemps encore... le temps voulu... entre ses doigts tremblants...

Plus que jamais, la présence à ses côtés de son neveu lui aurait été nécessaire...

Mais la porte était close qui aurait pu leur permettre de communiquer...

Et soudain, Argirh poussa une exclamation étouffée...

Il soupira :

— Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ! Mais oui...

Il interrompit sa besogne, tomba à genoux devant le bidon de plomb, interrogea le tube de cris-

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

tal gradué qui permettait de se rendre compte de la quantité de corrosif existant encore.

Il se pencha sur pied, l'œil brillant d'un double espoir...

Il prit une règle d'acier, mesura la profondeur du trou commencé.

— Oui... Je suis aux deux tiers de ma tâche... Je n'ai usé que le tiers du mordant... L'épaisseur de cette porte qui donne accès dans le cabinet de James est de deux centimètres au maximum... Il faut une heure, à peine, cette tôle étant infiniment moins résistante que le blindage de la muraille...

A l'œuvre !

Argirh traîna ses outils et son bidon jusqu'à la porte de communication.

Furieusement, il commença à attaquer l'acier.

Et, tout de suite, il trépassa de joie...

Le métal coulait déjà...

Et moins d'une heure après un morceau d'acier de soixante centimètres environ tomba à ses pieds...

Un cri de suprême joie frappa son oreille.

James Perry hurla :

— Sauvés !

D'un bond formidable, Perry sauta jusqu'au trou, se glissa près d'Argirh et bienlôt tomba dans ses bras...

Les deux hommes, pleurant, restèrent enlacés...

Et puis, Perry, se reculant tout à coup, s'écria en s'efforçant le front :

— Est-ce possible!... Est-ce possible!... c'est vous, c'est bien vous...

— Oui... oui...

— Mais comment ?

— L'oxygène de Broadway !... Tiens ! Tiens ! Regarde !

Argirh entraîna son neveu, lui montra la morsure libératrice...

— Tu vois... tu vois... dans quelques heures, c'est la délivrance... mais à ton tour, il faut travailler... moi, je ne peux plus...

Ayuntamiento de Madrid

James Perry s'empara du chalumeau et, trépanant, se mit à la besogne.

Argirh, lui, s'écrouta sur une chaise...

Il sentit qu'il allait défaillir...

Mais non... par un suprême effort de volonté il réagit et réussit à rester vaillant...

Lorsqu'il put desserrer ses dents, serrées, sou-

dées par l'émotion indescriptible qu'il venait de ressentir, il questionna d'une voix d'outre-tombe :

— Sais-tu, toi?... As-tu trouvé, devine, ce qui a bien pu se passer ?

James Perry eut un sursaut...

Il fut sur le point de dire ses soupçons...

Mais ces soupçons ne lui étaient venus que parce qu'il avait reçu le terrible et menaçant sans-

fil envoyé par un complice de Li-Pou-Fang.

Parler de cette dépêche, c'était en avouer la teneur...

C'était se trouver dans l'obligation de parler d'Edith...

Et parler d'Edith, enlevée, au pouvoir des misérables, c'était ajouter de l'angoisse, de la douleur à l'angoisse et à la douleur d'Argirh.

James Perry pensa :

— A quoi bon?... Il sera temps de parler quand s'ouvriront devant nous les portes de la liberté...

Alors, bien décidé à taire ce qu'il savait et qui l'avait torturé, il répondit sans trop d'hésitation dans la voix :

— Non... J'ai beau chercher... Je ne trouve pas...

— Le moniteur-charge fonctionnait encore normalement il y a trois jours...

— Oui...

— Le pont de communication aussi...

— Aussi, oui...

— Alors ?

James Perry fit, en guise de réponse, un grand geste vague...

En poussant un grand cri, Argirh se dressa d'un bond...

— Mais que nous sommes fous !... A quoi bon

DÉPURATIF BLEU

au suc de plantes.



Gaërit: Vices du Sang, Constipation, Eczéma, maladies d'estomac, de Foie, le Rhumatisme, en tous cas l'acidité du sang, fortifie les Nerveux, la Vessie, rend le Sang frais. Evite les accidents dus à un arrêt de la circulation du sang. **Dépuratif Bleu** avec ses principes actifs. **Dépuratif Bleu** avec ses principes actifs. **Dépuratif Bleu** avec ses principes actifs.

Prenez le **DÉPURATIF BLEU** avec une cuillère, vous aurez fait à la fois 250, boulevard de la République, BRELAND, pharmacien, 31, rue d'Angoulême, LYON.

HEVALIA

Pommade Résolutive

Cicatrisation des Plaies purulentes et contre les Ulcères variqueux ou autres, Panaris, Anthrax, Furoncles, Hémorroïdes. Demander la notice gratuite: Laboratoire de l'Hevalia 16, Boulevard des Filles-du-Calvaire, Paris. Le Pot 2/50. - Se trouve dans toutes les Pharmacies.

SAVON TRICAP

SANS RIVAL POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

Femmes qui souffrez

de Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Hémorragies, Suites de Couches, Ovarite, Tumeurs, Pertes blanches, etc.

REPRENEZ COURAGE

car il existe un remède incomparable, qui a sauvé des milliers de malheureuses condamnées à un martyre perpétuel, un remède simple et facile, qui vous guérira sûrement, sans poisons ni opérations, c'est la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

FEMMES QUI SOUFFREZ, sachiez-vous essayé tous les traitements sans résultat que vous n'avez pas le droit de désespérer. Vous devez, sans plus tarder, faire une cure avec la Jouvence de l'Abbé Soury.



La Jouvence de l'Abbé Soury c'est la santé de la Femme.

FEMMES QUI SOUFFREZ de Règles irrégulières accompagnées de douleurs dans le ventre et les reins; de Migraines, de Maux d'estomac, de Constipation, de Vertiges, d'Étourdissements, de Varices, d'Hémorroïdes, etc.

Vous qui craignez la Congestion, les Chaleurs, Vapeurs, Étourdissements et tous les accidents du RETOUR D'ÂGE, employez la Jouvence de l'Abbé Soury qui vous guérira sûrement.

Le flacon: 4 fr. dans toutes les Pharmacies; 4 fr. 60 franco gare. Les 3 flacons: 12 fr. expédition franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits). 284

CHEMIN DE FER D'ORLÈANS

Adjonction d'un wagon-restaurant aux trains de jour circulant entre Paris-Quai d'Orsay, La Bourboule et le Mont-Dore.

A partir du 20 août 1916, la Compagnie d'Orléans ajoutera un wagon-restaurant de Paris à Eygurande-Merlines au train partant de Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 27 et arrivant à La Bourboule à 18 h. 15 et au Mont-Dore à 18 h. 34. Dans le sens contraire, un autre restaurant sera attaché d'Eygurande-Merlines à Paris au train partant du Mont-Dore à 9 h. 43, de La Bourboule à 10 h. 1 pour arriver à Paris-Quai d'Orsay à 19 h. 12.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

Le "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes

Laboratoires FIEVET, 13, r. Réaumur

La boîte à fr. c. mand

ACHAT ET VENTE DE TITRES PAIEMENT de COUPONS. ARGENT de SUITE

BANQUE GIRON (54^e année, 67, rue Rambuteau, T.éléph.

Pour 10 centimes

vous pouvez minéraliser vous-même, instantanément, votre eau de table, la rendre alcaline et légère, légèrement gazeuse, digestive, rafraîchissante et délicieuse à boire même pure. Il suffit pour cela de faire dissoudre dans 1 litre d'eau potable 1 paquet de

LITHINÉS D'GUSTIN

L'eau ainsi minéralisée constitue le régime indispensable pour préserver les bien portants et guérir les malades de toutes les affections des

reins, vessie, foie, estomac, intestins

1 fr. 20 la boîte de 12 paquets pour faire 12 litres d'eau minérale ce qui met le prix du litre à 10 centimes



24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique. 31, Place de la Madeleine, 12, 84 Bonne Nouvelle, Paris



l'ALIMENT FRANÇAIS des Enfants des Surmenés, des Vieillards, des Convalescents et de ceux qui souffrent de l'estomac ou de l'intestin.

ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES

Pharmacies, Herboriseries, bonnes Epiceries.

DEMANDER UN ÉCHANTILLON GRATUIT

Établissements JACQUEMAIRE, Villefranche

LUSEOL DES POILUS

DESINFECTANT RADICAL CONTRE TOUS PARASITES

Flacons: 4 fr. 50; 4 fr. 75 franco. 41, boulevard de Clichy, Paris, et tous magasins

perdre notre temps à fouiller cette muraille maintenant que nous pouvons passer dans ton cabinet...

— Pourquoi ? bégaya James.

— N'avons-nous pas notre appareil de télégraphie sans fil ?

— Eh bien !

— Nous passons une dépêche... à John April... il arrive à notre secours... répare les monte-charge... dans une heure nous pouvons être libres !...

Argirh se précipita vers la porte de communication, se hissa jusqu'au trou et se laissa glisser chez James qui vint, sur la seconde, le récupérer.

En titubant de joie, d'espoir, Argirh vint à l'appareil de télégraphie sans fil dont il trouva la porte ouverte...

— Tu y as songé ? questionna-t-il.

— Oui...

— Et alors ?...

— Les forces m'ont manqué, mentit James, qui n'avait pas touché à l'appareil depuis que celui-ci avait enregistré la terrible menace de la Main-Jaune...

Argirh se coiffa du récepteur...

Un peu nerveusement il fit manœuvrer la manivelle d'appel...

Et tout de suite les deux hommes rivèrent leurs regards anxieux sur l'appareil...

Quelques secondes s'écoulèrent sans qu'aucune réponse ne parvint...

Argirh lança un second appel : même silence.

— Ah ! ça ! balbutia-t-il, qu'est-ce que ça signifie ?... On ne répond pas !...

Il appela pour la troisième fois et sans plus de succès.

Alors il jeta les récepteurs dans l'armoire, vérifia l'appareil.

Et tout à coup il fit un bond en arrière.

— James ! James !... on a touché à cet appareil... il est détérioré... On a enlevé le pivot qui supporte le pôle communiquant...

Perry était livide...

A son tour il se pencha sur l'appareil.

A part soi, il machonnait :

— C'est impossible, voyons... Cet appareil fonctionnait bien... puisque j'ai pu recevoir le sans-fil maudit... Et je n'ai pas quitté ce cabinet !...

Il chercha fébrilement.

— Peut-être, dit Argirh, as-tu essayé de télégraphier... Ne recevant pas de réponse, tu as pu vérifier les organes de l'appareil...

— Je me souviendrais...

— Dans l'état d'esprit où tu devais être... la dépression morale à laquelle tu étais en proie il y a quelques instants encore...

— Non... non... Je me souviens de tout ce que je viens de vivre ici... Je n'ai pas touché à cet appareil... Et il manque la pièce essentielle...

— Nous sommes dans l'impossibilité de communiquer avec le dehors...

— Oh ! mon oncle, il se passe ici, autour de nous, des choses étranges...

— Oui, bien étranges...

— Ce coup de téléphone que vous m'avez donné... ou plutôt qu'on m'a donné en me faisant croire que c'était vous qui me parliez...

— Ce rendez-vous donné ici...

— Notre entrée dans ce pavillon...

— Le mécanisme du monte-charge subitement détérioré...

— Et cet appareil...

Oubliant toute réserve, James Perry s'écria, hurla en se tordant les poignets :

— Cet appareil qui marchait encore quand j'ai franchi le seuil de cette pièce pour la première fois...

— Tu es sûr ?

— Oui... certain...

— Tu t'en es donc servi ?

Perry fit un saut en arrière...

(A suivre.)

Distractions pour les tranchées



SOLUTIONS DES PROBLEMES

N° 193

1. 28 22 1. 17 37
2. 47 41 2. 21 43
3. 39 48 3. 19 28
4. 47 1 fait dame, gagne.

N° 194

CHAR
HURE
ARME
REEL

N° 196. — DAMES

par M. Gaston Brunis

N° 195. — L'effectif du détachement est de quarante-neuf hommes.

N° 197. — MOTS CARRÉS SIMPLES

O O O O O
O O O O O
O O O O O
O O O O O
O O O O O

— C'est dans le pays... mon premier
Qui, de nos jours, tient à la France,
Que naguère un bouillant guerrier
Ouvrit les yeux à l'existence.
— Soit qu'il s'agisse de combats,
Parfois même d'un quatrième,
A sa voix, officiers, soldats
Sur le champ devaient... mon deuxième.
— Mais par la fortune trahi,
Forcément, croyant... mon troisième,
Il dut, pressé par l'ennemi,
Comme un fugitif... mon quatrième.
— Lui qui, des princes et des rois,
Faisait ployer la tête altière,
Avait cru pouvoir, à ses lois,
Asservir l'Europe entière.

N° 198. — RECONSTITUTION

Réunir les trois mots : Antoine, nid, mille, en un seul.

Notre manufacture de porcelaine fabrique des poteries pour la guerre



La manufacture de Sèvres, il y a deux ans, fabriquait des œuvres fragiles, exquises et réputées. Aujourd'hui, on y cuit des poteries destinées à contenir des poudres de guerre et des produits chimiques. C'est l'âge des œuvres d'art... militaire. Hier, M. Albert Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, accompagné des représentants des ministères de la Guerre, de la Marine, des Inventions, a visité les ateliers de Sèvres, où M. Emile Bourgeois, directeur, lui a expliqué comment les ressources scientifiques et matérielles de la manufacture ont été si utilement mises au service de la défense nationale.